

Dominique BRICCHI

Sans rancune, Bobby !

Connaissez-vous Robert Vion ? Non, bien sûr... je m'en doutais ! En cherchant sur Internet, on tombe sur un brillant universitaire ayant écrit plusieurs ouvrages certainement plus connus que le mien, mais qui n'est qu'un homonyme. Ce Robert Vion dont on parle, est d'après le Monument aux Morts de la Commune, un de ces nombreux malheureux, morts trop vite et trop jeunes à la guerre, puis retombés définitivement dans un total anonymat.

Donc, en dehors du fait qu'elle célèbre la mémoire d'un héros, la Rue Robert Vion n'a aucun charme particulier. Elle passe entre deux alignements de maisons individuelles qui se ressemblent toutes. Son seul intérêt était de faire office de raccourci pour éviter le centre du village ; enfin plus maintenant depuis que la Mairie y a placé plusieurs ralentisseurs... qui vous font brutalement décoller du siège !

Si les quelques jours de l'année où le ciel y est bleu, on peut la descendre sans état d'âme particulier, il n'en va pas de même les soirs d'automne : le vent glacial s'y engouffre et les crépuscules pluvieux la rendent lugubre. Les rares passants emmitouflés accélèrent le pas pour vite se mettre au chaud. Même à l'approche des Fêtes, les décorations lumineuses des façades peinent à cacher la grisaille. Si le Père Noël se résigne à passer dans le quartier, c'est vraiment qu'il aime bien les enfants !

Nous sommes en Lorraine, dans un lotissement de village construit pendant les «trente glorieuses», où les mineurs avaient encore espoir en l'avenir, où les immigrés italiens et polonais étaient pétris de gratitude envers leur terre d'accueil. Ils s'achetaient un lopin de terre en se serrant la ceinture un cran de plus, s'endettaient pour vingt ans et

bâtissaient leur maison par eux-mêmes. Pour les gros travaux, c'était le dimanche entre copains, à tour de rôle, un coup de main chez l'un et l'autre, pour couler une dalle ou monter une charpente.

Et le reste de la semaine en sortant du boulot, ils passaient devant le bistrot sans s'arrêter, pour ne pas avoir à payer leur tournée : non qu'ils étaient sobres et vertueux ou qu'ils n'en avaient pas envie, mais chaque billet économisé équivalait au prix d'un sac de ciment. Ce n'était pas facile mais ils étaient enfin chez eux, avec la sensation d'entrer enfin dans le siècle, d'avoir une place dans la société, d'exister tout simplement. Pas encore de télé ni de chauffage central, mais une Salle de Bain et... les W.C. à l'intérieur !

Ils trimaient dur mais n'étaient pas malheureux. L'ascenseur social n'était pas encore baptisé mais il fonctionnait très bien : comme les trains qui arrivent à l'heure, on n'en parlait pas encore.

Les maîtres étaient encore respectés : les enfants filaient droit à l'école et n'avaient pas intérêt à ramener une punition, sinon c'était la «ceinture», ou pire, la menace de la «pension». De toute manière, s'ils n'étaient pas doués pour les études, on trouvait encore du travail avec le Certificat. Dans l'ensemble, c'étaient comme on dit ici, de «bons piots» : sans avoir une vision précise de ce que serait leur avenir, ils avaient conscience que bien travailler en classe, leur donnerait une vie sûrement meilleure que leurs parents.

Malgré le peu d'argent qui restait en fin de mois, on savait s'amuser dans ce temps-là. Pas de cinéma, pas souvent de vacances si ce n'est dans la famille, mais combien de dimanches à la pêche où l'on partait en mobylette avec le pique-nique ; combien de parties de belote ; de pétanque sur la place !

Sans oublier, bien avant que l'on invente la Fête des Voisins, les belles soirées d'été où chaque famille sortait sur son pas de porte pour partager avec les copains, un canon, un panier de cerises ou une tarte aux mirabelles, pendant que les gosses se livraient à des courses endiablées, autour du pâté de maison sur leurs patins à roulettes !

Dans le nord du Wisconsin, quelques millions d'hectares de forêts coincés entre les lacs Michigan et Supérieur, au carrefour de la State road 55 et de la route d'une ancienne mine de cuivre, se trouve la petite localité de Pennymore Cross. Enfin, on y prête attention si au moment précis où l'on s'en approche, la jauge de sa voiture clignote dangereusement, car l'un des deux pôles d'intérêt de cette bourgade est l'unique station-essence des environs. A moins que l'on ait envie d'un paquet de chips, d'un café ou tout besoin pressant.

Dans le cas contraire, on la traverse sans même s'en rendre compte : les quelques chalets de chasse verdâtres qui se dressent le long de la route, se confondent avec les couleurs sombres de la forêt environnante, et ne méritent pas le détour du regard.

Pennymore Cross, c'est un peu la chaleur et les cactus en moins, Nothing Gulch, le village de Lucky Luke. Aucun intérêt : même pas de pancarte vous menaçant du goudron et des plumes. Une route rectiligne où les Ray-Ban des camionneurs ne réfléchissent même pas les lignes jaunes continues. A quelques miles d'une autre Route de Madison, Meryl Streep n'aurait jamais craqué pour Clint Eastwood, s'il avait eu le mauvais goût de passer par là !

Juste en face de la pompe à essence, l'autre curiosité locale : l'Exploitation Forestière. A l'entrée, une large enseigne surplombant le portail, façon ranch du Far-West avec des gros caractères en marqueterie de plusieurs teintes : Miller-Kolly Sawmill Business !

Du bord de la route, peu de visibilité sur les installations mais quand vous franchissez le seuil, au bout d'un chemin

bétonné de cinquante mètres, vous découvrez dans un vacarme de fumée, des tas de bois à perte de vue. Toutes les essences de sapin, chêne, érable ou bouleau sont alignées là, comme des mausolées dans un cimetière. Pas très moderne comme entreprise : des hangars en tôle fatiguée et des véhicules à gros pneus qui ne sont pas de la première jeunesse. Une forte odeur d'huile hydraulique mêlée de résine, et des pots d'échappement qui noircissent l'atmosphère, vous laissent penser que l'écologie n'est pas le principal souci du patron !

Pennymore Cross n'est même pas un village, un hameau, tout juste un lieu-dit, à peine mentionné sur la carte ou alors en abrégé. On se demande ce qui a bien pu inciter des gens à venir s'installer ici. Sur la ligne droite d'une route secondaire pas très fréquentée, ni bien entretenue par les pouvoirs locaux : les nids de poule interdisent les excès de vitesse et les écureuils y ramassent tranquillement leurs noisettes.

Quant aux habitants, le compte est vite bouclé : une famille et demie qui habite de chaque côté de la route, qui s'est combattue, aimée, fâchée et réconciliée à la fin parce que la famille, ça reste la famille !

On a tout écrit sur Paris : ses jours de gloire et ses heures sombres, ses barricades et ses paillettes, ses monuments, ses stations de Métro et les p'tites femmes de Pigalle ! Nombre de ses rues, de ses quartiers ont été racontés, filmés, chantés pour ensuite faire le tour du monde : la magie de la Ville Lumière n'a pas fini de briller et d'enchanter tous ses amoureux pour l'éternité. Voilà ! C'est dit !

Mais accroché pourtant sur le flanc Est de la Butte Montmartre, le Château Rouge ne figure certainement pas au programme des tour-opérateurs. Hormis par Robert Sabatier qui en était natif, ou peut-être Aznavour, si sa «Bohême» accrochait vraiment là ses lilas, je doute qu'il ait été jusqu'à présent très médiatisé. Malgré tout, c'est un quartier qui mérite un détour, qui conserve encore un parfum d'authentique, attachant et populaire, surtout si l'on se fie à la multiplicité des bistrots et des immeubles à rénover.

Traversant le XVIII^e Arrondissement du Sud au Nord, la Rue de Clignancourt escalade la Butte, en partant de l'endroit précis où le Métro aérien retourne se cacher sous terre. Puis elle redescend sur l'autre versant, traverse le Boulevard d'Ornano et vient buter sur le grand mur en briques rouges du dépôt de bus RATP.

Cette ancienne voie parisienne démarre par une montée en pente douce, où l'on remarquera sur sa droite, un somptueux bâtiment «art nouveau», chargé comme un gâteau indigeste, ayant été successivement grand magasin, antenne de la Kommandantur puis enfin, siège d'une grande banque nationale. Ensuite, une descente plus raide où vous aurez une attention particulière sur votre gauche,

pour l'imposante Ecole Communale, qui s'enorgueillit d'avoir été fréquentée par plusieurs personnalités des Arts et de la Politique. A son point culminant, au carrefour des Rues Ramey et Muller, trône un bel immeuble haussmannien coiffé d'une élégante coupole en ardoise, façade en pierre de taille et volutes en fer forgé des balcons.

C'est à ce numéro 43 de la Rue de Clignancourt que Marie-Julienne, Juliette pour les intimes, a tenu la loge de concierge pendant plus de vingt ans.

Au bord du Bassin Minier de Lorraine, Batilly et Jouaville sont deux charmants petits villages de Meurthe-et-Moselle, distants de quelques centaines de mètres, où toutes les conditions pourraient être réunies pour des rivalités malsaines.

Et bien non ! Contrairement à une mauvaise habitude trop répandue, il n'y pas d'esprit de clocher entre les uns et les autres. Pas de rancune tenace dont on aurait oublié les causes, pas de «Guerre des boutons» ni de tragédie shakespearienne. Les rapports ont presque toujours été cordiaux entre eux : on se fréquente, on s'entraide, on est parfois de la même famille. Les bals, fêtes du village et autre Sainte-Barbe ne se terminent jamais en bagarre, mais en chantant autour d'une dernière bière au petit matin, pendant que les musiciens rangent leur matériel. Rien que pour ça, Marie et Pierrot n'avaient aucune raison de ne pas se rencontrer et de ne pas s'aimer.

Marie de Jouaville était la petite dernière d'une famille nombreuse d'immigrés italiens. Après bien des infortunes, ces étrangers étaient venus s'installer dans cette région qui manquait de bras depuis la guerre de 14, pour faire ce qu'ils connaissaient le mieux : travailler la terre. Parce que la terre se cultive de la même manière dans n'importe quel pays, qu'il n'est pas besoin de maîtriser la grammaire pour transpirer sur son arpent de friche, et gagner son pain la tête haute, sans rien devoir à personne.

Les grandes sœurs beaucoup plus âgées, étaient parties travailler à la ville, pour ensuite se marier depuis plusieurs années déjà, quand Marie restait à la ferme avec son père et ses deux frères.

La vie à la campagne n'est pas toujours facile. Mais pas de bouches inutiles : elle faisait sa part de travail comme un bon commis, plus évidemment le soir venu, les multiples tâches ménagères, qui incombait naturellement aux filles, surtout quand on est la cadette... !

Pierrot de Batilly était lui, d'un milieu ouvrier. Bon élève à la Communale, il avait fallu quand même à 14 ans, faire comme les copains de classe : aller gagner sa croûte et rapporter sa paie à la maison. La Mine de Giraumont embauchait dans ces temps-là. Quand on descend au fond, pas besoin d'avoir une belle écriture : juste ne pas craindre le bruit, la poussière qui colle et la chaleur moite, puis savoir habilement manier le marteau pneumatique !

En octobre 1944, les Alliés ont déjà libéré Paris. Pierrot s'engage à 18 ans dans les «Fabiens», ce régiment d'obédience communiste formé par le Colonel du même nom. Il recrute dans la région pour «accompagner» la Wehrmacht le plus loin possible, de l'autre côté du Rhin !

Mais finalement, il ne tuera personne et ce sera la fierté de toute sa vie. A l'hiver 1945 en Forêt Noire, il aimait à raconter qu'il s'est retrouvé nez à nez avec un soldat allemand, tout aussi jeune que lui. L'histoire ne dit pas qui des deux, avait eu la plus grosse frousse, mais le fait est qu'après s'être dévisagés un instant, fusil à la main, ils se sont enfuis simultanément, chacun de leur côté !

Dans les années d'après-guerre, la jeunesse en général n'aspirait qu'à vivre et s'amuser pour tourner la page des malheurs et des privations : les jeunes Lorrains peut-être plus que les autres. Les fêtes se multipliaient dans les patelins environnants. A Jarny, Conflans ou Sainte-Marie, chaque dimanche des beaux jours donnait l'occasion à Marie et Pierrot de se croiser, de se remarquer, de se sourire... et faire battre leurs cœurs !

Ils étaient tellement beaux qu'ils ne tardèrent pas à tomber amoureux l'un de l'autre. Mais il fallait faire les choses dans l'ordre, surtout quand on a de la religion : le mariage fut très vite projeté puis attendu avec impatience.

Un soir de printemps 1951, pour convenir des festivités et de l'aspect financier de la chose, le père de Marie se rendit à vélo chez les parents de Pierrot. Gonflé de fierté sans doute, de marier sa dernière fille à un Français, comme il l'avait fait pour ses aînées : l'intégration de ses enfants n'était pas le moindre de ses bonheurs.

Si l'on put tomber d'accord sur l'essentiel pendant les pourparlers, la suite fut beaucoup plus dramatique. En rentrant à Jouaville, la nuit venue, certainement distrait par l'euphorie du moment, ou trahi par les freins défectueux de sa vieille bécane, le très vieux papa de Marie fit une chute dans le fossé, où l'on devait retrouver son corps au petit matin !

Le mariage fut bien entendu retardé par le deuil. L'amour des tourtereaux n'en tiédit pas pour autant, bien au contraire, mais Marie gardera au fond de son âme et toute sa vie, un gros sentiment de culpabilité.

Un jour de juin 1920, complètement par hasard, Sandor Kollar et Ferenc Meszoly échouèrent à Pennymore Cross. Un tombereau qui revenait à vide de Green Bay, les avait trouvé allongés sur le bas-côté à la sortie de Battlestone : les pieds dépassant sur la chaussée, dormant l'un contre l'autre, morts de fatigue.

Le vieux cocher avait freiné son attelage pour éviter qu'il ne les écrase. Il s'était arrêté un moment devant ses deux garçons qui semblaient sortir de nulle part : de la forêt peut-être, où une louve leur aurait donné, pourquoi pas, le sein jusqu'à peu de temps !

Leurs guenilles n'avaient plus de couleurs précises ; leurs longs cheveux recouverts de poussière et leurs visages enduits de crasse, avec quoi la clarté de leurs yeux faisait contraste. Sachant que le contremaître de la mine manquait de personnel pour pousser les wagonnets, le vieil homme s'était dit qu'en lui amenant ces gaillards, il aurait sûrement droit à une petite pièce. Les deux étrangers ne comprenaient pas tout ce qu'on leur disait, mais n'ayant pas grand-chose à perdre, avaient consenti à monter sur la charrette.

Ces jeunes Hongrois avaient fui la vieille Europe ravagée par la Grande Guerre. Ils étaient originaires des environs de Nagy-Varad, une région annexée par la Roumanie, après la chute et le démantèlement de l'Autriche-Hongrie. Tout-petits, les deux orphelins Sandor et Ferenc avaient été recueillis par un couple de charbonniers sans enfants, qui les faisaient travailler moyennant le gîte et le couvert. En fait de logement, ils dormaient à l'écart, dans une cabane à l'ombre de grands châtaigniers.

Depuis plusieurs années déjà, ils brûlaient du bois pour fabriquer le combustible que leur patron revendait, oubliant en échange de leur donner quelque salaire. Ils étaient exploités de fait, mais n'étaient pas malheureux, pas maltraités non plus, et ne s'étaient jamais posé de questions sur leur condition de vie puisqu'ils n'en connaissaient pas d'autre.

La noirceur de leurs visages était une habitude depuis longtemps : peut-être n'avaient-ils jamais vu les taches de rousseur de leur peau, ni même d'ailleurs, leur reflet dans un miroir !

Au printemps 1919, le gouvernement révolutionnaire de Hongrie avait mobilisé son peuple et rassemblé une armée de fortune, pour récupérer ses territoires volés par la défaite. La Roumanie, grande bénéficiaire de cette annexion parce que faisant partie du camp des vainqueurs, avait violemment riposté. Pendant ces rudes combats, les charbonniers furent tués dans le bombardement de leur maison. Les deux garçons restèrent plusieurs jours cachés dans le bois, en attendant que le calme revienne. Enfin sortis de leur cachette, ils décidèrent ensemble de partir, de fuir ce pays de misère et de ruines, qui n'était d'ailleurs plus leur pays, où en fait, ils n'avaient jamais eu d'attache.

Ferenc avait surpris plusieurs fois, la patronne au travers de la fenêtre de la cuisine, à compter ses florins puis cacher sa cassette au-dessus du buffet. La curiosité l'avait souvent incité à venir voir de plus près, le mystérieux contenu de cette boîte en fer, mais la crainte d'être puni l'avait toujours fait renoncer.

Dans les décombres, ils dénichèrent non sans peine, le trésor qui n'avait pas souffert de l'incendie et se mirent en route pour une nouvelle existence, dont ils n'avaient encore pas la moindre idée.

Après des semaines d'errance, ils se retrouvaient sur un embarcadère de Trieste, sur l'Adriatique, grand port de l'Empire pour quelques mois encore, et qui bientôt deviendra italien. Ils crurent payer leur traversée pour l'Amérique sur un cargo grec, mais arrivés à Naples, cet escroc de commandant les débarqua sans aucun ménagement.

Se mêlant à un groupe de migrants italiens, ils donnèrent leurs dernières pièces d'or pour se terrer au fond de la cale d'un paquebot qui, deux semaines plus tard, doublait le flambeau de la Statue de la Liberté !

Juliette et Georges, pas encore son mari, avaient débarqué de leur Bretagne natale, sur un quai de la Gare Montparnasse au cours de l'été 1922. Marie-Julienne, comme l'appelaient ses riches maraîchers de parents, avait vécu une enfance dorée de petite dernière qu'on refuse de voir grandir : on lui passait tous ses caprices, même d'abandonner l'école de très bonne heure, pourvu qu'elle se comporte encore et toujours en petite poupée.

Mais quand elle rencontra Georges, beau marin aux yeux bleus, elle prit conscience qu'à vingt ans révolus, la femme qui était en elle, se réveillait enfin. Ils se fréquentèrent en cachette pendant quelque temps, puis lorsqu'elle atteignit sa majorité, décidèrent de monter à la Capitale, évidemment contre l'avis de leurs parents respectifs. La bouche pleine d'amertume au moment du départ, son père lui avait lancé :

« Alors comme ça, tu t'en vas faire la putain à Paris ? »
Scandalisée, sa Marie-Julienne lui avait jeté son missel à la figure !

Après son engagement dans la Marine sur la fin de la guerre, Georges avait rempli pour deux ans. En tant que mécanicien, il avait écumé les mers du Globe : comme il était beau gosse, il respectait à la lettre, la philosophie du dicton «une femme dans chaque port»... ! Puis lors d'une permission, il rencontra la belle Juliette et ce fut le coup de foudre !

Echoué à Paris avec un tout petit pécule, le jeune couple prit vaillamment son destin en main : Georges trouva rapidement un emploi, comme tourneur-outilleur chez Renault, tandis que Juliette dénicha sans peine, quelques travaux de couture chez les tailleurs du marché St-Pierre.

Puis dans la foulée, tous deux se marièrent à la Mairie du X^e Arrondissement ; à la sauvette, sans cérémonie religieuse, sans non plus l'accord ni la présence de leurs familles. Anéanti par la honte et le scandale, avec le sentiment d'avoir été trahi par la pépite de son cœur, le père de Juliette ne devait jamais se remettre de ce grand malheur. Un drame ne venant jamais seul, il ne devait pas survivre à la perte d'une grosse partie de ses avoirs, lorsque l'affaire des «Emprunts Russes» éclata au grand jour !

Autour de la naissance de la petite Louise, tout le monde fit un effort pour oublier les sujets de fâcherie, et peu après, la famille se réconcilia. Mais les frères et sœurs de Marie-Julienne, la considérant implicitement comme responsable de la mort du père, n'eurent aucun scrupule à «étouffer» le reste de l'héritage. Et puis, après tout... elle n'avait qu'à pas partir !

Début 1929, après plusieurs places et différents petits boulots, Juliette eut l'opportunité d'obtenir la loge du 43 Rue de Clignancourt, grâce à la recommandation d'une patronne bienveillante.

Pour avoir jusqu'alors, fait des sauts de puce entre chambres d'hôtel et autres meublés du quartier, le couple était enfin installé dans un logement décent : pas négligeable dans le contexte de l'époque.

Marie et Pierrot n'eurent pas la même veine : enfin mariés mais complètement démunis. Coutume bien ancrée à l'époque, la règle voulait que les enfants célibataires et logeant dans le cocon familial, donnent leur paie à la mère jusqu'au mariage.

Pierrot ne put y échapper, et bien que très réticent, n'eut pas le courage de se rebeller. Le mariage avait eu lieu fin juin : il était maintenant chef de famille mais sans le sou pour faire bouillir la marmite, en attendant l'enveloppe de juillet. Dans un élan de générosité, on lui avait avancé malgré tout, ses 3000 anciens francs d'argent de poche qui lui permirent tout juste de payer la tournée au boulot, et d'offrir à sa promise, un bouquet d'hortensias pour la cérémonie.

De son côté, Marie n'était pas vraiment affectée par cette précarité : chez elle, on avait toujours été dans le besoin : ça ne changeait pas grand-chose. Elle en avait l'habitude, mais dorénavant, elle ne servirait plus de bonniche. Elle dormirait avec son amoureux et serait enfin heureuse. Si elle était pauvre, elle l'était avec l'homme qu'elle aime et c'était déjà une sacrée richesse.

Heureusement qu'Augustine était là ! Elle était la sœur de Marie, de cinq ans son aînée. Depuis que leur maman était décédée au début de la guerre, c'est elle qui l'avait remplacée. Elle était l'opposée de Marie : forte physiquement comme mentalement, elle ne se laissait pas faire et ne craignait personne, ni le père ni le frère aîné.

Quand elle quitta la maison pour se marier avec Norbert, son bonheur s'en trouva quelque peu terni du fait de laisser sa petite sœur toute seule, sans défense, privée de toute tendresse.

Norbert était un travailleur acharné : la journée, porion à la mine et le soir, agent d'assurances pour mettre du beurre dans les patates rôties. Du porte-à-porte après le boulot, et double paie à la fin du mois pour gâter l'amour de sa vie. Il avait hérité d'une grande maison de famille qu'ils habitaient tous deux.

Pour Augustine, l'affaire ne supportait pas l'ombre d'une contradiction : Marie et Pierrot viendraient loger chez eux, le temps qu'ils se retournent et même plus encore. Inutile de lui demander son avis : Norbert était forcément d'accord !

Comble de bonheur ! Marie ne tarda pas à mettre au monde un bébé prématuré : le tout-petit Jean-Pierre qui devait remplir providentiellement les bras d'Augustine, attristée de savoir depuis peu qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant.

Les deux couples cohabitèrent en toute quiétude mais Pierrot languissait d'avoir son chez-soi. Marie aussi un peu, même si elle adorait sa sœur. Ils avaient fait quelques économies. Les paies étaient bonnes : ils décidèrent de s'inscrire en Mairie pour acquérir une parcelle au nouveau lotissement.

Sandor et Ferenc avaient été aussitôt embauchés à la mine de cuivre de Pennymore Cross. C'était une petite concession employant une vingtaine d'ouvriers, sous les ordres du patron Monsieur Krieger. La plupart des mineurs habitaient avec leur famille à Battlestone, le village voisin.

Sur place, ne logeait qu'un vieux Slovaque célibataire. Au début, on l'avait casé dans la cabane à outils ; au fil du temps, il s'en était accommodé. Miro travaillait là depuis toujours et s'il n'était plus très vaillant, il savait se rendre utile en tant que mécanicien, infirmier, gardien, magasinier, puis s'acquittant de mille autres petites tâches. Comme en plus, il parlait le Hongrois, il avait pu prendre les deux jeunes en charge, leur servir d'interprète et leur inculquer les premiers rudiments d'Anglais.

Monsieur Krieger, d'origine tchèque de langue allemande, était Américain depuis bien plus longtemps. A son arrivée dans le Nouveau Monde, il avait d'abord travaillé dans une mine de charbon en Pennsylvanie. Puis un soir de beuverie, il s'était laissé charmer par ces histoires d'anciens, qui forts de leur savoir-faire de mineurs, s'en étaient allés chercher fortune vers l'Ouest, pour exploiter un minerai beaucoup plus gratifiant.

Le voilà en route avec toutes ses économies investies dans une ânesse, une carriole, des pics, des pelles et autres matériels de prospection. Le baudet qui n'avait pas une boussole dans le ventre, le mènera jusqu'à ce coin perdu du Wisconsin, en refusant farouchement de poursuivre plus avant. Mal conseillé par un vieil indien, contre une bouteille de gin pour le service rendu, Krieger achètera ce lopin de rocailles pour chercher ce qui aurait dû être de l'or,

mais qui sera définitivement du cuivre : pas grosse différence de couleur mais sûrement pas la même noblesse !

Monsieur Krieger avait une fille, Barbara, dont la mère était morte en couches : une belle blonde bien plantée, ne trahissant pas ses origines teutoniques. Ce qui devait arriver arriva : les beaux mâles n'étant pas légion dans les environs, elle jeta son dévolu sur les yeux bleus et les larges épaules de Ferenc. Le brave garçon, n'ayant pas l'habitude de ce genre de sollicitude, n'opposa aucune résistance et personne ne trouva à redire sur cette idylle.

Sauf Sandor ! Son ami, son frère, son jumeau qui avait partagé avec lui tant de misères, de peurs et de souffrances depuis leur plus jeune âge, trahi subitement par le premier petit bonheur venu !

Désormais, Ferenc avait abandonné sa paillasse de la cabane : Barbara l'avait imposé dans sa chambre de la grande maison, sans demander l'accord de son père. Sandor restait seul avec le vieux Miro, toutes les nuits à ressasser sa rancœur. Pendant la journée et bien que travaillant ensemble, ils s'évitaient, ne se parlaient plus. Ferenc pas fier de mettre à l'écart son compagnon de toujours, mais ne sachant quoi dire, et l'autre fermé comme un tombeau, ruminant son amertume. Ils avaient vécu en frères siamois si longtemps que la déchirure ne pouvait être que violente et cruelle.

Un jour où tous deux dans la cour, déchargeaient un wagonnet, Barbara, du haut de son balcon, fit un signe à Ferenc qui lui répondit par un large sourire complice. Sandor ne supporta pas : c'était un affront de trop, enfin le croyait-il !

Saisi d'un accès de folie qu'il ne put contrôler, incapable de trouver les mots pour exprimer son mal-être, il brandit vivement sa pelle, pour la rabattre sur la tête de Ferenc qui

lui tournait le dos. Dans la seconde, celui-ci fit un écart et l'outil, par chance, percuta violemment la tôle de la berline, dans un bruit terrifiant, sec et brutal comme un coup de fusil !

Pris de panique, Sandor lâcha prestement son manche cassé pour s'enfuir dans la forêt, en hurlant comme un animal sauvage, ivre de douleur et de honte, du geste qu'il regrettait déjà. Tout le chantier fut envahi de stupeur, puis on décida de le poursuivre ; les ouvriers délaissèrent aussitôt leur besogne et se lancèrent à sa recherche.

Barbara volait au secours de son amoureux qui bien qu'indemne, assis dans la poussière, n'en était pas moins dévasté par ce cauchemar. Interdit, la bouche ouverte et les yeux dans le vague, il ne put prononcer la moindre parole pendant de longues minutes, malgré les étreintes de sa chérie.

On chercha Sandor pendant plusieurs heures dans tous les buissons environnants : sans succès ! Monsieur Krieger ne prit pas la peine d'avertir le shériff du Comté, pensant qu'après tout, personne n'était blessé et que le garçon finirait bien par revenir un jour... !

Sandor savait se cacher. Il en avait l'habitude et c'était facile pour lui : on ne le retrouverait pas. Les chiens le connaissaient : d'une caresse, il les avait amadoués. Mais la plus grande des forêts, le Wisconsin, l'Amérique entière n'aurait pas suffi à dissimuler le remords qui le ravageait.

Au creux d'une souche déracinée, il restera longtemps prostré, vidant toutes les larmes de son corps, décidé à se laisser mourir. Il s'endormit et se réveilla tenaillé par la faim, sans notion du temps écoulé. Mais il n'était pas question de retourner à la mine, de se présenter devant son frère de cœur, qui malgré ses supplications, ne lui pardonnerait jamais sa folie.

Au lever du jour, il marcha vers le carrefour de la State road 55. La station-essence était encore fermée et le bar-restaurant n'avait toujours pas allumé ses lanternes. Derrière le bâtiment, Sandor s'approcha des poubelles, dont des blaireaux avaient déjà renversé les couvercles pour dénicher quelque épluchure à manger. D'un coup de pied les faisant fuir, il fouilla à son tour pour chercher si ... à tout hasard !

Peggy Cunningham, de la petite fenêtre de sa cuisine, n'avait rien manqué de la scène. Elle avait reconnu le jeune Hongrois que tout le monde cherchait. Elle connaissait aussi les circonstances de sa fugue.

La soupe au lard mijotant sur le poêle, attendait les premiers clients. Elle en remplit un bol et sortit silencieusement pour le proposer à Sandor. Le fumet du bouillon, la gentillesse de la cuisinière et l'extrême lassitude de son corps l'empêcha de s'échapper à nouveau. Timidement, il accepta le potage en murmurant ses rares mots d'Anglais :

«No police... No ! Please... ! No police !»

Peggy était une jeune veuve de 25 ans. Son mari Bill et son frère Spencer étaient morts en France, dans les forêts d'Argonne en octobre 1918. Les caprices des politicards avaient brisé leurs vies comme des millions d'autres. Il aurait suffi qu'après l'horreur de Verdun, ce «maudit Clémenceau» consente à l'armistice proposé par l'ennemi, pour que les troupes américaines restent chez elles, et que le bonheur ne lui tourne pas le dos.

Elle gardait une rancœur féroce contre cette vieille Europe, de plus en plus incapable de nourrir ces pauvres gens, déferlant sans cesse dans le port de New-York. Elle haïssait ces monarques consanguins, qui ne pouvaient s'empêcher de guerroyer comme au Moyen-âge, pour que leurs noms figurent dans les manuels d'Histoire.

Elle essayait d'oublier en s'abrutissant de travail, de l'aube au coucher du soleil entre son bar et sa cuisine, avec pour seul compagnie, sa belle-sœur Norma qui tenait la pompe à essence. Bien qu'elle soit encore belle et attirante, les clients qui connaissaient ses malheurs, la respectaient beaucoup et personne n'aurait jamais osé le moindre geste déplacé.

L'entrée de Sandor dans sa vie, devait lui accorder une revanche sur le mauvais sort, influencer sur le cours des choses pour lui réapprendre à rêver, et même à sourire.

Les années 30 se présentaient dans les meilleures conditions pour la petite famille de Juliette. Elle était appréciée des occupants de l'immeuble, toujours prête à rendre service, et méticuleuse dans ses tâches quotidiennes. Elle avait suffisamment de caractère pour chasser à coups de balai, les importuns et autres vendeurs à la sauvette qui osaient s'aventurer dans l'escalier.

Sa seule fantaisie consistait à s'accouder tous les jours vers 17 heures, au zinc du «Clair de lune», le bistrot d'en face, devant un bock de bière. Mais de sa place, conscience professionnelle oblige, elle gardait un œil sur sa porte cochère pour pouvoir intervenir à tout moment. Certains locataires auraient pu trouver cette habitude un peu choquante mais elle s'en fichait complètement : elle avait toujours fait ce qu'elle avait voulu et ne comptait pas changer de sitôt.

Georges donnait toute satisfaction à l'usine : il était passé chef d'équipe. Son métier lui plaisait bien, et la nostalgie de l'air du large s'évanouissait lentement. Ses premières années parisiennes n'avaient pas été faciles : lui, le marin habitué aux grands espaces, devoir se résoudre à ne plus regarder l'horizon en face. L'Horizon le vrai, celui qui trace un trait coupant comme un rasoir entre la mer et le ciel, qui vous jette au visage, les embruns distillés par les vents contraires. De sa fenêtre sur cour du rez-de-chaussée, il ne voyait même pas le moindre petit carré bleu !

Il était monté à Paris pour faire plaisir à sa fiancée mais au fond de lui-même, languissait sa Bretagne, ses parents, ses copains de régiment. Contre mauvaise fortune bon cœur, il prenait sur lui.

Passionné de football, il avait signé au Red Star de Saint-Ouen en amateur, et jouait avant-centre le dimanche matin. Juliette venait l'encourager dans les tribunes, un peu trop fort parfois, ce qui le gênait passablement, lui qui était si discret. Là, se trouvait le paradoxe de leur couple : une Juliette exubérante à l'extrême, le verbe haut, très à l'aise en toutes circonstances avec un Georges toujours réservé, presque timide, souriant peu, comme résigné à la routine qui devrait l'accompagner le restant de sa vie.

Dans le quartier, on les voyait rarement ensemble. Même se promener avec elle devenait une corvée : lui qui ne sortait jamais sans sa cravate, quand Juliette avait définitivement remis sa coquetterie dans un carton, avec sa robe de mariée !

Il se rendait certainement compte que son mariage était loin d'être une réussite, mais il n'avait pas la volonté de changer quoi que ce soit... encore moins le courage de partir !

Et puis sa fille était là : elle éclairait son quotidien de sa douceur, même si les signes d'affection mutuelle restaient toujours très introvertis. Georges et Louise n'ont jamais vraiment su dévoiler les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre : c'était là peut-être leur drame.

Peggy n'avait surtout pas dénoncé Sandor au shériff, qui d'ailleurs n'avait jamais rien su de l'incident. Elle l'avait recueilli, caché un certain temps avant que les gens de la mine ne soient au courant.

Ferenc filait le parfait amour avec Barbara, et si son ami lui manquait souvent, il fallait tourner la page : fonder une famille, travailler pour gagner sa vie confortablement, regarder son avenir droit dans les yeux, en un mot devenir Américain pour oublier les malheurs du passé. Pour l'heure, c'était peut-être encore trop tôt mais il se disait qu'un jour futur, il rencontrerait Sandor au détour d'un chemin et qu'ils tomberaient dans les bras l'un de l'autre : c'était écrit et ça ne pourrait en être autrement !

Le travail ne manquait pas au bar-restaurant-pompe à essence ; Peggy justifiait ainsi l'embauche du garçon auprès de son entourage, mais ce n'était que prétexte pour faire taire les mauvaises langues. Avec Norma, elle s'en sortait très bien ; au contraire, s'investir dans sa tâche permettait d'éloigner les pensées macabres. La trop jeune veuve tomba très vite amoureuse de ce garçon candide et maladroit, peut-être même déjà quand un petit matin, elle lui apporta son premier bol de soupe.

Peggy n'avait somme toute, que trois ans de plus que lui, et ne laissa pas passer cette seconde chance. Petit à petit, leur union fit partie du décor et tout le monde s'en réjouit pour elle. Les années passèrent. Ferenc et Barbara étaient devenus Monsieur et Madame Franck Miller pour faire Yankees bon teint, comme débarqués du Mayflower !

Le vieux Krieger mourut juste avant que les affaires ne déclinent, que le rendement de la mine ne se tarisse, qu'il

ne faille fermer et renvoyer tout le personnel. Avec le capital amassé par le beau-père, Franck acheta des hectares de forêts de l'autre côté de la State road 55, pile en face de chez Peggy, et créa de toutes pièces une exploitation forestière juste avant la crise financière de 1929.

Sandor Kollar, alias Sandy Kolly devint lui aussi un citoyen à part entière, parla l'Anglais très vite sans accent, et se montra rapidement très à l'aise en cuisine. Peggy lui donna deux fils, Sam et Peter, l'intellectuel de la famille qui très jeune, partit en internat à Green Bay.

En 1956, Pierrot et Marie se rendirent acquéreurs d'une parcelle de 400 mètres carrés dans la Rue Robert Vion à Labry, pour la somme de 150 000 anciens francs, toutes taxes comprises.

Pour aller chez le notaire, ils s'étaient habillés tous deux comme pour la messe de Pâques : c'est que l'événement était d'importance ! Au moment de la signature, Marie était rouge comme les tulipes imprimées sur son nouveau corsage, et Pierrot ne pouvait réprimer un bégaiement, à chaque fois qu'il devait prendre la parole. Un peu stressés d'appréhender l'avenir avec tous les soucis que cette démarche allait engendrer, ils étaient fiers cependant d'avoir sauté le pas.

En sortant tout émus de l'étude, ils attendirent que dans la rue, personne ne les regarde pour se serrer mutuellement dans les bras, et s'embrasser sur la bouche en tremblant d'excitation.

Tous les soirs qui suivirent, après le dîner, ils allaient main dans la main, voir leur terrain. Ils en faisaient le tour pour vérifier que les bornes n'avaient pas bougé ; dessinaient leur maison avec un bout de bois ; n'étaient pas d'accord parfois, sur l'emplacement de la chambre ou de la cuisine ; pouvaient aussi se disputer pour un détail, puis se convaincre le lendemain que l'autre avait raison. Et changer de plan le surlendemain... ! Le temps qu'ils obtiennent le prêt et qu'ils entament la construction, ce fut leur distraction quotidienne !

Pierrot connaissait le travail du mineur : il en avait fait le tour depuis longtemps. Pourtant, à part manier le pic et la pelle, le métier de maçon ne lui était pas très familier.

Budget oblige, la décision était prise de construire cette maison par soi-même. Il n'avait pas le choix et ça prendrait le temps qu'il faudrait. Le principal souci était de ne pas gâcher la marchandise. Après, on verrait à mesure !

Il demandait conseil auprès des copains, épiait les chantiers des voisins pour savoir comment faire, mais ne voulait rien laisser paraître de son embarras à la belle-famille. Plusieurs beaux-frères rigolaient en douce, le chahutaient en disant que ce projet était une folie. Pierrot laissait dire, prenait les paris et ne voulait surtout pas leur donner raison.

Le seul à savoir l'aider de manière positive, l'encourager dans les moments de doute et d'incompétence, c'était le père Montanari, un artisan menuisier en presque retraite qui avait de la sympathie pour le courage du jeune couple. Dans son atelier, bien rangé par corps de métier, aucun outil ne manquait. Il les prêtait volontiers, à condition que l'on en fasse bon usage. De temps en temps, il montait discrètement sur le chantier pour voir si le travail était bien fait. Dans l'ensemble, il n'était pas mécontent de son poulain.

Pierrot ne ménageait pas sa peine. Il faisait double journée : son poste à la Mine et le soir, jusqu'à la nuit tombée sur sa construction. Il n'avait pas d'échéance à respecter : Augustine et Norbert n'étaient pas pressés de les voir emménager.

Bien au contraire : ils s'attachaient de plus en plus à ce petit polisson de Jean-Pierre, qui commençait à grandir et savoir jongler entre les deux couples, pour arriver à ses fins !

Sandor et Ferenc s'étaient quittés lors de ce qui aurait pu être une tragédie. Franck et Sandy, désormais installés dans leur nouvelle vie américaine, avaient tous deux et chacun de leur côté, le même désir d'oublier les mauvais moments, pour ne garder que le meilleur : leur affection profonde et fraternelle.

A plusieurs reprises, l'un et l'autre avaient tour à tour, essayé de faire le premier pas, attendaient l'occasion propice, sans encore trouver le courage d'aller au bout de la démarche. L'étincelle se produisit lors de la naissance d'Elaine. Ce jour-là, Franck éprouva un tel bonheur qu'il faillit perdre connaissance. Son cœur ne pouvant contenir une telle émotion, il fallait absolument qu'il partage ce moment avec un être cher.

Sans réfléchir, il sortit précipitamment de la maison, les mains tendues vers le ciel, courut vers chez Peggy et traversa le restaurant, pour faire valser la porte-saloon de la cuisine. Sandy qui remplissait des soupières de potage, se retourna vers Franck, resta figé comme une statue, la bouche ouverte, l'œil hagard... et dans sa main la louche, versant goutte à goutte, son contenu sur le carrelage... !

Cet instant fut tel qu'ils l'avaient, tous deux, imaginé en secret : leur amitié indéfectible était plus forte que tout : jalousies, petits drames et orages passagers. Mais ce midi-là, les clients de Peggy durent se résigner à manger la soupe froide !

Quand en 1940, l'armée allemande s'installe à Paris, Georges travaille toujours chez Renault. Au fil des ans, il est même devenu délégué syndical, militant de gauche et de fait, amené à rencontrer régulièrement le patron. Tous deux se sont quelquefois vertement opposés, notamment lors des grèves de 36.

Au début de l'Occupation, la Gestapo avait expressément demandé à Louis Renault, de dresser une «liste rouge» de tous ses ouvriers communistes, anarchistes, bolcheviques de tout poil et toutes tendances. Georges aurait dû, de toute évidence y figurer. Les historiens sauront certainement nous dire si Renault a jamais composé cette liste rouge, et si les Allemands en ont un jour, vu la couleur. Par contre, que ce soit jusqu'à la Libération et même jusqu'à sa retraite, Georges a pu continuer à prendre tous les matins, le Métro de Barbès à Billancourt, sans être inquiété.

Georges se fit une idée définitive du syndicalisme quand on apprit le sort réservé à Louis Renault, et les circonstances de sa mort pendant l'Épuration. De ce jour, il abandonna radicalement tout militantisme, et se défendit même de toute opinion politique.

Début 1944, Louise, désormais jeune fille, avait trouvé une place au Centre des Assurances Sociales de la Rue de Dunkerque. Comme collègue, elle avait retrouvé Madame Steiner, la maman de Muriel, sa camarade de classe. Les Steiner étaient aussi locataires du 43 Rue de Clignancourt, au 3^e étage. C'était une famille très discrète, composée du couple, de la fille et de la grand-mère, qui disait-on, perdait un peu la tête. Ils avaient emménagé quelques mois avant la guerre et s'étaient présentés comme une famille alsacienne, ce qui était tout à fait plausible à l'écoute de leur accent.

Si dans le quartier, certains pouvaient avoir des doutes à leur égard, les Steiner étaient sacrément culottés de ne pas arborer l'étoile jaune. Pour les autres, s'ils ne la portaient pas, c'est qu'ils étaient vraiment Alsaciens !

Un soir à la sortie du bureau, Louise voit la police allemande faire barrage devant la porte, interpellé Madame Steiner et la faire monter dans un fourgon. Bien qu'encore timide et ingénue, elle entre promptement dans la loge du gardien, agrippe le téléphone sans attendre de permission, et appelle chez les Steiner. La gravité des événements ne permettant aucun doute, le mari réunit quelques affaires dans un sac, prend sa fille Muriel par le bras et dévale les escaliers, puis la Rue de Clignancourt.

Les voyant passer de sa loge, Juliette a tout de suite compris. Elle décroche le double des clés au tableau, se précipite au 3° et découvre la grand-mère, assoupie dans un fauteuil. Avec un sang froid peu coutumier, elle la réveille, la soulève et trouve une histoire improbable pour la persuader de monter au 6°, dans une chambre de bonne inoccupée. Elle reste auprès de la vieille dame, la rassure jusqu'à ce qu'elle s'endorme à nouveau. Par chance, dix minutes avant que les Boches n'investissent l'appartement abandonné et ne repartent bredouilles !

Le lendemain, Juliette retourne chez les Steiner, remplit une valise et file à Drancy, au camp de transit de la Muette. On ne connaissait pas encore la destination finale de ces malheureux : alors cette pauvre dame aura bien besoin de quelque rechange.

A la grille du camp, des policiers français obéissant aux ordres, lui barrent sèchement la route, ne veulent rien savoir de Madame Steiner ni de sa valise, et d'un air narquois, la menacent de l'«inviter» à l'intérieur si elle insiste.

Exaspérée à l'extrême, Juliette lance de rage, la valise par dessus la clôture. Puis elle s'éloigne en proférant à l'endroit des vigiles, des paroles de vraie patriote, des suspicions probables sur le métier lucratif de leurs mères indignes, et toutes les manières efficaces de se faire sodomiser sans effort !

Pendant les mois séparant ce jour de la Libération, il a fallu s'occuper de Rebecca, la mère de Madame Steiner. Chacun des locataires faisait sa part de bonne action : la surveillance, la toilette, les repas. Par prudence, on la cantonnait au 6^o étage, ce qui ne lui convenait guère. Il arrivait parfois qu'elle s'échappe et réclame sa fille à cor et à cris dans le quartier, mais il se trouvait toujours un bon samaritain pour la ramener au bercail.

Lorsque le pays fut libéré, le temps que tout rentre dans l'ordre, Steiner réapparut dans l'immeuble avec sa fille, sans donner d'explications : ils avaient échappé au pire alors que Madame ne revint jamais. Il réunit ses affaires restantes et se sentit obligé, cette fois-ci, d'emmener sa belle-mère.

Satisfaite d'avoir fait le bien sans rien attendre en échange, Juliette ne s'est jamais vantée de cet épisode. Elle n'a jamais été non plus, élevée au grade de «Juste parmi les Nations» par le Mémorial Yad Vashem : sans doute parce que Rebecca s'était plainte qu'on l'avait enfermée, et qu'on avait été «méchants avec elle !»

Les deux fils Kolly échappèrent à la Seconde Guerre Mondiale. Personne ne vint chercher Sam et Peter pour les acheminer, qui sur un cuirassé du Pacifique, qui sur une plage de Normandie. Ce fut l'angoisse de Peggy jusqu'au dernier coup de canon : que le conflit ne se prolonge et que ce ne soit leur tour un jour ou l'autre.

Entre-temps, Sam avait eu mille fois l'occasion d'embrasser Elaine, la fille de Franck et Barbara. Les enfants se connaissaient depuis toujours. Tout-petits déjà, ils attendaient ensemble le bus de ramassage scolaire devant le bar. Ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre sur les bancs de l'école, se répétaient des mots en Hongrois, souvent des gros mots lâchés par leur pères respectifs, et qui les faisaient éclater de rire. Ils connaissaient les vieilles histoires, en avaient été gavés depuis qu'ils étaient en âge de comprendre. Ils en parlaient souvent entre eux et embellissaient leur légende ; s'inventaient des ancêtres princes des Carpates, donnant des fêtes somptueuses dans leurs châteaux, comme dans les livres de la bibliothèque.

Elaine et Sam retissaient sans le savoir, la complicité de leurs pères au même âge, avec le petit plus qui peut rapprocher davantage une fille et un garçon : ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Ils avaient leurs codes, leur langage et des passions partagées ; ils se comprenaient d'un simple coup d'œil ; s'entendaient bien, même pour les bêtises ; se querellaient parfois pour avoir le plaisir de se réconcilier.

Ils s'aimaient de la façon la plus naturelle et la plus évidente qui soit. Leur destin était scellé depuis toujours : peut-être depuis le jour où deux petits orphelins hongrois furent placés par pur hasard, chez des charbonniers peu scrupuleux.

Au printemps 1957, Marie et Pierrot eurent la grande joie de pouvoir s'installer dans leur maison neuve. Tout n'était pas fini, loin de là : il manquait bien plus que les finitions, mais vaille que vaille, l'essentiel était fait. Et puis, ils attendaient depuis trop longtemps !

Augustine et Norbert s'étaient montrés très gentils, mais parfois, quelque mauvaise humeur de part et d'autre pouvait gâcher l'ambiance. Il était temps que chaque couple retrouve son intimité.

Ce ne fut pas vraiment un déménagement. Pour cela, il eût fallu qu'ils aient des meubles. La chambre qu'ils occupaient chez le beau-frère fut vite déblayée : pas besoin de gros camion ! Quelques valises, deux ou trois allers-retours de charrette à bras, et terminé ! Quelques vieilleries, une table, quatre chaises récupérées dans le grenier des parents et leur petit nid était prêt à les accueillir, presque en grandes pompes. De toute manière, mieux valait ne pas s'encombrer. L'étage n'était pas encore aménagé : il fallait donc de la place pour stocker les matériaux. En vérité, une chambre et la cuisine pour commencer : c'était déjà plus grand que chez Norbert.

Presque tous les voisins de la rue en étaient au même point : motivés par la fin des travaux toute proche, on mettait les bouchées doubles. Par ailleurs, la Mairie attendait que tous les chantiers se terminent pour goudronner la rue. Les matins de pluie et de boue, il fallait voir Marie et ses voisines, accompagner en cortège, chacune leur homme en bottes de caoutchouc jusqu'à la Nationale, et leur tendre les chaussures de ville, une fois passé le marécage ! Puis le soir, au retour du boulot, faire pareil dans le sens inverse !

Les mois passaient et la maison fut vite terminée. Pierrot eut l'opportunité de ne plus descendre au fond et d'obtenir un poste dans les bureaux de la Mine. Marie qui craignait toujours le pire, en fut pleinement rassurée.

Et puis, un bonheur n'arrivant jamais seul, Marie eut à l'automne 1959, la grande joie de mettre au monde la jolie Gabrielle : une belle petite fille avec son petit nez pointu, et ses joues rondes comme des mirabelles !

Dans les années d'après-guerre, Louise, la fille de Juliette et Georges, était devenue une belle et grande jeune fille. Avec toutes les copines de son âge, elle avait intensément vécu la Libération : le chewing-gum, les cigarettes américaines et les standards de Glenn Miller.

Le 26 août 1944, elle était aux Champs-Élysées avec ses collègues de bureau. Comme les autres, elle s'était risquée à monter sur les chars des GI's en brandissant des petits drapeaux de fortune. Mais si les autres filles se laissaient embrasser et souvent plus encore, Louise ne supportait pas ces familiarités : cassante, elle interrompait brutalement, toute tentative affectueuse des libérateurs de la France sur sa personne.

Sa seule passion, c'était la danse, tous ces nouveaux rythmes débarqués d'Outre-Atlantique, du Nord comme du Sud, et la modernité qu'ils symbolisaient. Elle sortait tous les soirs dans les bals, de la Rue de Lappe à la Place Clichy.

Tous les soldats la faisaient danser mais pas question d'aller plus loin. Pas de problème pour les militaires américains : ils étaient en terrain conquis. Toutes les Parisiennes étaient à leurs genoux : ils n'avaient que l'embarras du choix. Si Louise ne voulait pas, Michèle, Suzanne ou Yolande ne feraient pas tant d'histoires !

Assez vite, toutes les filles qu'elle fréquentait, se trouvèrent un fiancé, se marièrent et sortaient de moins en moins. Dans les dancings habituels, ses anciens cavaliers qui n'avaient pas que le mambo comme arrière-pensée, savaient à quoi s'en tenir et ne l'invitaient plus.

Le temps passait : Louise se complaisait dans cette pudibonderie maladive. Elle devait résister longtemps mais l'étiquette de «Catherinette» se profilait à grands pas. Chaque année, elle trouvait ridicule ce chapeau en papier crépon dont on affublait les célibataires de 25 ans.

Certaines filles l'assumaient clairement mais elles n'étaient pas nombreuses. Les autres étaient la risée du service et souvent cataloguées comme laiderons, pas sortables ou définitivement perdues pour une grande histoire d'amour !

Louise redoutait son tour et se résigna donc à surmonter ses phobies. Pour ne pas subir cet affront, il fallait absolument qu'elle se trouve un prince charmant. Tant qu'à faire, elle le préférerait beau garçon mais se refusait à choisir parmi ses collègues, étant trop souvent la cible de leurs sarcasmes. Les jeunes hommes de son quartier étaient quasiment tous casés, souvent d'ailleurs avec ses copines d'enfance.

Restait cet apprenti de la boulangerie d'en face, qui lorsqu'elle venait acheter sa baguette, pointait timidement sa belle figure pleine de farine à la porte du fournil. Elle l'avait déjà vu plusieurs fois, au cinéma le dimanche. En costume civil, Antoine n'était pas mal du tout. Dans les semaines qui suivirent, ils commencèrent à se parler puis rapidement sortir ensemble.

Il aimait follement Louise, qui s'efforçait de croire qu'elle aimait aussi Antoine. En fait, elle ignorait tout de ces sentiments qui réunissent un homme et une femme pour leur plus grand bonheur : jamais personne et surtout pas ses parents ne lui en avaient fait la démonstration.

Au grand soulagement de Louise, le mariage fut conclu sans retard, bien avant la Sainte-Catherine. Elle avait enfin le statut respectable de femme mariée, et c'était là l'essentiel.

Ils dénichèrent un modeste deux pièces dans le haut de la Rue Muller. Antoine quitta la «boulange» pour des horaires plus conformes dans la maçonnerie. De cette union devait naître au printemps 1952, le petit Mario, pas spécialement le bienvenu. Louise s'était persuadée d'attendre une fille qui se serait appelée Maria.

Une chance que ce prénom puisse se décliner au masculin !

Dès le début, la scierie de Franck et Barbara n'avait cessé de prospérer. L'entreprise s'appelait désormais la «Miller Sawmill Business». La «Grande Dépression» qui avait lourdement frappé le pays au cours de cette décennie, n'avait pas soufflé jusqu'à Pennymore Cross.

Chaque nouvelle année leur dégageait des bénéfices importants, qu'ils investissaient dans des parcelles supplémentaires ou du matériel à la pointe du progrès. Dans tout le Wisconsin, ils furent dans les premiers à s'équiper d'engins hydrauliques ultra-modernes et leur chiffre d'affaires suivait une courbe exponentielle. Ils devinrent bientôt la plus grosse exploitation du Comté. Ils avaient dû tripler leur personnel depuis le départ, et le restaurant des Kolly en recueillait les retombées.

Le midi, tous les ouvriers des Miller venaient déjeuner chez Peggy. Avec la multiplicité des automobiles, la station-essence tournait à plein régime. Sam avait repris le flambeau de Tante Norma qui servait maintenant en salle. Il gérait somme toute, assez rondement son affaire, depuis qu'il avait ouvert en parallèle, un petit atelier de mécanique.

Parti très tôt de la maison pour suivre de hautes études, Peter son frère, était sorti sous-lieutenant de la prestigieuse Académie de West Point. Au grand soulagement de sa mère, la guerre de Corée venait juste de finir.

Elle lui en a voulu longtemps d'avoir choisi la carrière militaire et ne fut pas complètement rassurée quand il fut muté dans les troupes d'occupation en Allemagne : les souvenirs tragiques ne voulaient pas sombrer dans l'oubli.

Entre les deux familles, la paix régnait depuis longtemps. Elaine et Sam, désormais jeunes adultes et toujours amoureux, avaient projeté de se marier au printemps 1954.

Quelques mois plus tard, Franck fut victime d'un grave accident cérébral qui, après une longue hospitalisation, devait le laisser paraplégique. Tant sur le plan familial que professionnel, ce fut un choc pour toute la petite communauté. Barbara ne consacrerait dorénavant tout son temps qu'à son époux invalide, et l'entreprise avait perdu son chef charismatique.

Dans l'urgence et à l'unanimité, le clan désigna Sam comme le successeur naturel de son beau-père. Il prit conscience de ses responsabilités, ferma son atelier de mécanique pour traverser la route dans toute sa symbolique. Il devint avec fierté, mais non sans une certaine angoisse, le nouveau directeur de la désormais «Miller-Kolly Sawmill Business» !

Elaine ne put l'aider beaucoup lors de sa prise de fonction. Peu après, elle devait mettre au monde un beau petit garçon joufflu, le premier héritier de la dynastie, tant attendu des deux côtés de la State road 55 :

Robert Sigmund Harrison Kolly !

Avec la naissance de Gabrielle, devaient éclore les «années bonheur» de la famille. Au fil des mois, la maison s'équipait d'éléments de confort supplémentaires qui les installaient, en toute justice dans une vie désormais sereine.

Dans ce nouveau bien-être, ce petit bout de chou, c'était la cerise sur le gâteau. Elle se montrait douce et obéissante mais avait du caractère. Dès que Gabrielle sut se faire comprendre, elle s'agaçait quand on l'appelait Gaby. C'était le surnom d'un vieil oncle avec un gros nez : elle n'acceptait pas la confusion. Si quelqu'un tentait le coup, elle rétorquait :

« Qui c'est celle-là ? Je la connais pas ! »

Et puis, son prénom avait deux «l»... et les ailes, c'est pour mieux s'envoler quand on est une fée !

Chaque matin, quand Pierrot partait au travail, Marie avait l'habitude de monter voir sa «Nénette», la réveiller en douceur et lui raconter une histoire, souvent inventée, quand elle avait épuisé les livres de contes. Ainsi Gabrielle a très tôt développé son imaginaire. Elle se voyait tour à tour, princesse, magicienne, sorcière, Cendrillon ou Minnie petite souris !

Souvent, sa maman lui avait lu l'album de «La Belle au Bois Dormant», où la Princesse Aurore dansant finalement avec son Prince, voit sa robe de mariée sans cesse changer de couleur, parce que les trois fées, ses petites chipies de marraines, se chamaillent à coups de baguette magique.

Gabrielle avait aussi une marraine, une brave tante qui avait le coeur sur la main et toujours un bonbon pour elle,

dans la poche de son tablier. Mais malheureusement pas de pouvoir magique : la petite mit un certain temps à le comprendre.

Tous les matins, Gabrielle sortait sa boîte de cacao du buffet, pour en verser dans son lait chaud. Depuis longtemps, elle trouvait bizarre, ce souriant «tirailleur» en photo sur l'étiquette, mais n'osait en parler à son entourage. Un beau jour où sa curiosité fut la plus forte, elle posa la question à haute voix :

« Dis Maman ! Pourquoi le Monsieur là, il est tout barbouillé ?

- Parce que... parce qu'il est... en chocolat !» répondit machinalement Marie, l'esprit trop occupé par sa vaisselle.

La réponse avait satisfait la fillette qui n'en parla plus, puisque convaincue que ses parents lui disaient toujours la vérité.

Un samedi où Marie avait emmené sa Petite aux Nouvelles Galeries pour faire quelques courses, celle-ci fut totalement intriguée de voir au Rayon Poupées, un baigneur encore jamais vu, au teint étonnamment bien hâlé que ses poupons.

Après plusieurs échanges de regard, Gabrielle s'écrie tout fort et pleine d'enthousiasme :

«Là, regarde Maman, le bébé tout nu... en chocolat... comme le Monsieur Ya Bon Banania ! Tu me l'achètes, dis, s'il te plaît ? Allez, je peux le croqu... ?»

Malgré le sourire compréhensif de la vendeuse, Marie se liquéfie en excuses. La main sur la bouche de sa fille, toute rouge de honte, elle plantera ses articles sur le comptoir, pour s'enfuir et ne plus jamais oser mettre les pieds dans ce magasin !

Mario était aimé de manière différente. Dans un couple qui fonctionnait mal, l'affection qu'il suscitait n'était pas franchement pleine et sincère : elle servait de paravent pour donner l'illusion d'une famille normale. Cet enfant était le fruit d'un amour factice : à la fois, unique prétexte pour rester ensemble et seul obstacle à une éventuelle séparation.

Pour Georges et Juliette, ses grands-parents, ce petit redonnait un sens à leur vie. Ils n'avaient pas l'un et l'autre, le sentiment d'avoir toujours été exemplaires envers leur fille Louise : ils se rattraperaient avec leur petit-fils. Ils prenaient Mario le plus souvent possible, et c'était loin de lui déplaire.

Tout-petit déjà, il languissait les mercredis soirs où régulièrement, il allait dormir chez sa Mémère. Eux non plus n'étaient plus un vrai couple depuis longtemps : ils déroulaient l'un et l'autre leur vie en parallèle, sans jamais réellement dialoguer. Mais en présence du petit, ils se surpassaient pour faire bonne impression, et créer un cocon suffisamment rassurant.

Juliette était très disponible depuis qu'elle avait quitté sa loge de concierge et ne travaillait plus. Tous les jeudis, elle l'emmenait au restaurant, puis au jardin du Sacré-Cœur pour une grande promenade. La journée se terminait souvent dans un cinéma du Boulevard Rochechouart. Mario ne manquait pas de réclamer son esquimau, et souvent s'endormait quand le film n'était pas vraiment de son âge.

Georges se réservait le dimanche après-midi pour tenter d'inculquer sa passion du ballon à son petit-fils. Dans les tribunes de Colombes ou du Parc des Princes, celui-ci ne comprenait pas encore grand chose au jeu, mais se régalait à répéter les insultes du public envers l'arbitre, pour le plus grand amusement de son grand-père !

Même à un âge avancé, Georges attachait beaucoup d'importance à son image, et supportait de moins en moins sa calvitie, qui pourtant l'avait impacté très jeune. Ne lui restait désormais qu'un bandeau de cheveux dont il était très précautionneux. Afin de masquer autant que faire se peut, ce désagrément, il se laissait pousser une grande mèche sur le côté droit de son crâne, pour avant de sortir, la rabattre soigneusement sur le sommet. A grand renfort de brillantine, il assurait la relative pérennité du stratagème. Mais bien sûr, la ficelle était grosse et personne n'était dupe.

Et puis, sa coquetterie capillaire ne pouvait être permanente, surtout dans l'intimité familiale. Quand le matin, Georges sortait de sa chambre, son toupet lui pendait toujours à l'envers sur l'oreille, avant qu'il ne s'en aperçoive et d'un geste, ne le remette en place. Le garçon était très agacé par ses grands poils ridicules, retombant à la manière d'un palmier ou d'un saule-pleureur !

Pendant la sieste d'un après-midi, Mario prit la décision de régler le problème et radicalement couper au ciseau cet épi rebelle, pour pensait-il, redonner à son grand-père, sa dignité et son élégance naturelle.

Inutile de décrire la colère noire et les bordées d'injures de Georges à son réveil. Pendant plusieurs mois, le temps de la repousse, il ne devait plus quitter sa casquette sous aucun prétexte !

La «Miller-Kolly Sawmill Business» connut un essor considérable dans les années 60. Elaine et Sam avaient fait progresser leur entreprise du mieux qu'ils avaient pu. Chaque après-midi, du haut de son balcon, bloqué dans sa chaise roulante, Franck contemplait avec satisfaction le ballet des engins de levage et tous ses ouvriers en plein travail : ce n'était malheureusement plus que son seul plaisir.

Le petit Robert, très vite surnommé Bobby, ne tarda pas à s'ennuyer à Pennymore Cross. Toute l'année scolaire en internat à Green Bay, puis plus tard à Milwaukee, il ne rentrait que pour les vacances, et son horizon se trouvait quelque peu bouché entre les deux bords de la State road 55. Ses parents l'aimaient beaucoup mais lorsqu'il était là, les moments de complicité et de dialogue étaient peu fréquents. Leur affaire les accaparait énormément, surtout quand la conjoncture s'assombrissait. En outre, le fait qu'il soit constamment éloigné du foyer, avait insidieusement dénaturé les liens familiaux. Bobby intimidait ses parents parce qu'il était instruit et, le pensaient-ils, certainement plus intelligent qu'eux.

Alors, Elaine et Sam culpabilisaient beaucoup, ne savaient pas comment compenser leur maladresse et croyaient bien faire en lui donnant de l'argent, beaucoup trop pour un garçon de son âge. Ces dollars superflus dont il disposait au Collège, l'autorisaient à mener une vie gaspilleuse de fils de nouveaux riches, à se payer la moindre bêtise pour épater des camarades pas toujours désintéressés. Très tôt, il sut jouer de cet atout pour se faire valoir auprès des filles de sa classe.

Evidemment, lors de ses retours à la maison, Bobby n'avait personne à charmer par ses largesses. Pendant ces longues journées d'ennui à Pennymore Cross, il tuait ses heures entre la scierie et le restaurant de ses grands-parents, qui soit dit en passant, ne tournait plus très fort non plus. Sa grand-mère Peggy, usée physiquement, pensait sérieusement à fermer boutique pour prendre une retraite bien méritée.

Elle parlait souvent de son fils cadet, l'oncle de Bobby, parti en Europe depuis longtemps et qui lui manquait beaucoup. Peter était en France, désormais capitaine sur une Base de l'OTAN. Il écrivait souvent, promettait de venir dès la permission prochaine mais différait à chaque fois. Peggy s'était fixé comme projet absolu d'aller le voir, avant de ne plus en avoir la force.

Au printemps 1966, la décision fut prise. Cet été, Peggy fermerait définitivement le restaurant qui n'accueillait plus que de rares clients, dont elle ne supportait plus les plaisanteries. Progressivement, elle avait fini par tous les chasser par sa mauvaise humeur. Après tant de sacrifices, elle pouvait bien prendre un peu de bon temps, elle aussi !

Peggy organisa le voyage en France pour elle et ses proches. Norma n'était jamais sortie du Wisconsin auparavant. Sam et Elaine, trop pris par leur Exploitation, déclinèrent la proposition. Sandy n'était pas fier de retrouver cette Europe qu'il avait quittée dans une vie antérieure. Bobby ne tenait plus en place à l'idée de prendre l'avion pour la première fois.

Norbert et Augustine louaient à l'année pour les vacances, un bungalow sur les bords de Meuse. S'ils avaient été le premier couple de la famille à pouvoir s'acheter une 404 toute neuve, les autres beaux-frères ne tardèrent pas à se payer leur voiture eux-aussi, forcément plus modeste, puisque disposant de plus petits budgets.

Pierrot et Marie avaient fait l'impasse sur la machine à laver pour s'offrir une 2 CV d'occasion. A la belle saison, tout le monde se retrouvait «à la campagne» pour de redoutables parties de pêche ou de prolifiques cueillettes de champignons.

Gabrielle n'aimait pas les girolles et n'aimait pas marcher non plus : pour un pas d'adulte, il lui fallait en faire quatre. Elle détestait encore plus se faire griffer dans les ronces quand on l'envoyait, elle toute menue dans les buissons touffus, là où les grands ne pouvaient pas passer. D'abord, elle ne trouvait jamais les gros bolets rouges et blancs de Bambi ou Blanche-Neige, qui devaient être bien plus délicieux : alors, ça ne l'intéressait pas !

Un dimanche, Marie avait cédé à son caprice. Elle avait demandé à la fermière voisine de garder la petite pour la journée, pendant qu'ils allaient tous aux morilles. Celle-ci accepta sans problème : elle avait déjà dix gosses à faire manger. Alors vous pensez, une de plus... !

Tout devait bien se dérouler le matin. Elle eut droit à la visite guidée des étables et tous les clapiers ; les enfants des fermiers étaient un peu rustiques mais prévenants, révérencieux aussi, vis-à-vis d'une fille «de la ville».

Au déjeuner, la grande table de ferme sur le sol en terre battue de la cuisine, ne la rassura qu'à moitié. Mais quand on lui servit la soupe aux choux, une large tranche de pain coupée au grand couteau et un plein verre de bière, elle fut terrorisée.

Gabrielle était persuadée d'être tombée dans la maison de l'ogre. Elle resta prostrée, cachée dans la niche du chien tout l'après-midi, jusqu'à ce que sa maman revienne.

Bizarrement les fois suivantes, elle ne fit plus jamais d'histoires et s'obligeait à marcher crânement en tête avec ses parents.

Quand sa famille vint lui rendre visite à Chambley, Peter savait qu'il ferait de la peine à sa mère. La Base de l'OTAN devait fermer l'année suivante, et tous les militaires américains, rentrer au pays.

Sauf que le fils adoré de Peggy caressait des projets bien différents. Depuis quelques temps, il vivait une aventure avec une charmante Lorraine qui au fil des mois, était devenue une véritable histoire d'amour. Madeleine tenait un café-tabac-PMU dans le bourg, et les soldats de tous grades y avaient pris leurs habitudes.

Sur la Base, ils n'avaient pas vraiment l'occasion de dépenser leur solde et commençaient à s'ennuyer ferme. D'autant plus qu'ils n'avaient plus grand chose à faire, mis à part balader les GMC pour épuiser le stock de carburant. En haut lieu, ça voulait certainement dire qu'ils étaient très actifs et perpétuellement en manœuvre.

De bon cœur, ils s'imprégnaient des joies simples de la ruralité française : tiercé, pastis et 421. La salle enfumée de chez Madeleine ne désemplassait pas. Certains habitués du village auraient pu croire malin de les prendre pour des perdreaux de l'année. Ils ne mirent pas longtemps à savoir, que les Américains ont un œil expert pour démasquer les tricheurs !

Cependant, tout se passait dans la bonne humeur : il fallait entendre nos vaillants libérateurs commenter leurs jetées de carte, avec le fort accent des bas-fonds de Cleveland ou d'Atlanta. Leur manière d'enchaîner «belote, rebelote et dix de der» amusait beaucoup Madeleine. Elle eut vite une préférence pour le charme de Peter qui, bien sûr, n'était pas le plus laid du régiment : loin de là !

Quand sa famille débarqua dans la petite pension qu'il leur avait réservée, Peter avait déjà planifié son avenir. L'année prochaine, il aurait fini son temps ; il ne rentrerait pas au pays et s'installerait chez Madeleine : derrière le comptoir et... dans sa vie par la même occasion !

Le couple de Louise et Antoine ne se bonifiait pas avec le temps. Elle avait voulu se marier pour les apparences, et faire comme les collègues, mais pas plus. La mort de Georges, terrassé par son cancer en quelques mois, n'avait fait que précipiter les choses. Louise perdait le seul être pour qui elle éprouvait une affection réelle, et la personne qui conservait quelque autorité sur sa conduite.

Du vivant de son père, les repas du dimanche étaient toujours très convenus : Georges ne supportait pas la moindre parole déplacée, la moindre brouille entre sa fille et son gendre. Toute la semaine, les prises de bec récurrentes avec Juliette lui pourrissaient suffisamment l'existence : il souhaitait une vie plus épanouie pour les jeunes.

En famille, Louise faisait le maximum pour masquer ses problèmes conjugaux et savait se comporter en épouse attentionnée. Elle était tellement convaincante dans ce rôle de composition, qu'Antoine eût pu quelquefois se faire des illusions. A la disparition de son père, la comédie pouvait faire relâche.

Mario grandissait, en essayant de garder la tête hors de l'eau dans ce marigot d'égoïsme et d'incompréhension. Le vendredi matin, il se réveillait avec la boule au ventre, dans l'attente de l'engueulade du soir, des cris, des menaces et des chantages au suicide.

Dans le quartier, il traînait souvent pour rentrer le plus tard possible. Il retrouvait des copains, qui peut-être vivaient le même cauchemar que lui, mais n'en parlaient pas non plus.

Il s'inventait une autre vie dans une belle maison, des parents fiers de ses bonnes notes, et une odeur de tarte aux pommes à son retour de l'école. Le lendemain, il ferait un autre rêve avec une tarte aux fraises, ou même pas de tarte du tout, mais juste un gros câlin de sa maman. Des soirées calmes, sereines et chaleureuses, où l'on parlerait ensemble de projets de vacances ou d'un avenir enthousiasmant. Enfin, tout ce qui doit bien arriver dans les familles normales !

Depuis longtemps, Antoine allait chercher ailleurs ce qu'on lui refusait à la maison. Louise le considérait comme un grand enfant, un genre de frère avec qui en plus, elle ne s'entendait pas. Avait-il été son mari un jour ?

Les soirs de paie, le pouvoir éphémère de son enveloppe de quinzaine lui donnait des ailes et de l'importance : il s'offrait tout ce qui lui était enfin possible. Les premiers temps, il culpabilisait beaucoup. Et puis les années passant, c'était devenu une triste habitude : de toute manière quoi qu'il fasse, il aurait à coup sûr, la sérénade en rentrant à la maison, alors...!

Au fil du temps, il lui arrivait de ne plus rentrer du week-end. Et Louise avait toute la semaine pour enfoncer le clou, l'humilier et l'infantiliser davantage.

Lorsqu'elle entre au C.P., Gabrielle voit son comportement se métamorphoser. Ses parents lui ont sans cesse répété que, pour être une grande et réussir dans la vie, il fallait écouter la maîtresse et bien travailler. Pierrot n'a jamais eu soupçon, de ce que ses recommandations avaient pu avoir d'impact sur l'attitude de sa petite. En l'espace de quelques jours, elle range au grenier ses albums de contes de fée, pour définitivement devenir une «demoiselle».

Terminés les rêves de princesses, de tapis volants et autres histoires à dormir debout. Elle va vite se dépêcher d'apprendre à lire, pour dévorer les livres plein de mots sans images, le stock de Bibliothèque Rose ou Verte, dont se sont débarrassé toutes ses grandes cousines.

A Labry, son école se trouve au bout de la rue qui part perpendiculairement à la maison. Le matin, pour lui donner quelque autonomie, Marie la laissait partir seule, son gros cartable sur le dos, pour parcourir les 200 mètres de son trajet. Elle ne prenait pas gros risque : sa Nénette était prudente et puis, par la fenêtre de la cuisine, elle pouvait la suivre des yeux jusqu'à la grille de la cour.

Aux sorties de classe, Marie entendait les coups de cloche et se postait derrière les rideaux pour voir revenir Gabrielle. Celle-ci ne tardera pas à deviner la silhouette de sa maman derrière le carreau. Mais en grande fille, elle jouera le jeu, marchera prudemment le long du mur et regardera douze fois avant de traverser la rue.

Dans la même démarche, Marie, de connivence avec sa belle-mère, la laissera plus tard, prendre le train seule avec sa petite valise, pour aller passer le jeudi chez ses grands-parents ; dix kilomètres d'une folle épopée devant rallier

Jarny à Batilly. Elle l'accompagnait sur le quai, puis agitait son mouchoir au départ, comme si sa Petite partait au bout du monde.

En fait, l'autonomie était arrangée par téléphone. Sortant du bureau, Pierrot connaissait les horaires SNCF, faisait un détour par Batilly, et de la gare à la maison de sa mère, pistait discrètement en voiture, une Gabrielle qui ne s'est jamais aperçu de quoi que ce soit.

Celle-ci n'était pas peu fière : elle avait l'impression que tout le monde la regardait. Quand elle ralentissait devant chaque vitrine du trajet, pour voir se refléter son image, il ne lui manquait que les hauts talons pour être une vraie jeune fille. Mémé surjouait l'étonnement en lui ouvrant sa porte.

De retour à l'école, elle raconterait cette aventure fabuleuse à ses copines, en rajoutant pléthore de détails croustillants.

Elle ne saura pas de sitôt que tout était calculé d'avance, mais ça ne faisait de tort à personne. Et puis, c'était une anecdote de plus à lui rabâcher sans faute à chaque repas de famille, pour amuser la tablée.

Profitant de leur séjour en Lorraine, Peggy voulut absolument se rendre sur les tombes de son frère Spencer, et Bill son premier amour. Le Cimetière américain de Romagne-sous-Montfaucon n'était pas très loin de Chambley : on pourrait s'y rendre le dimanche à l'occasion d'un pique-nique. A cet effet, Peter emprunta une Pontiac de la Base pour promener la petite famille.

Les corps des deux soldats n'avaient pas été retrouvés après la bataille, mais leurs petites croix blanches étaient bien là, alignées au cordeau parmi celles des nombreuses autres victimes. Peggy n'eut pas le courage de demander si par hasard, sous la belle pelouse verte, on n'avait pas enterré «quelque chose» de ces malheureux... ! Si au moins, on avait pu identifier quelque objet leur appartenant !

L'émotion fut très pesante : les deux femmes contenaient difficilement leurs larmes et Sandy sentait remonter à la surface, les traumatismes de sa jeunesse. Depuis, il avait fait l'effort d'oublier, lui, mais pas les deux veuves qu'il n'avait jamais vues autant dévastées. Etait-ce une bonne idée de venir ici ? Fallait-il réveiller les blessures vieilles d'un demi-siècle ?

En fin d'après-midi de retour à Chambley, la limousine longe la Meuse sur quelques kilomètres, puis traverse un petit village où se tient une fête foraine. Peter suit à faible allure, une longue colonne de véhicules, quand le premier freine sèchement pour éviter un chien. Il s'en suit un carambolage de plusieurs voitures. Le coup de frein brutal de son oncle réveille Bobby, qui s'était assoupi à l'arrière sur l'épaule de sa tante. Ses yeux s'ouvrent sur un groupe de badauds, parmi lesquels une petite fille dont le regard, comme toute l'assistance, est tourné vers les tôles froissées.

Bobby scrute aussitôt cette gamine, qui a certainement quelques années de moins que lui. Elle a les cheveux bouclés d'un châtain particulier, un petit nez pointu, une bonne bouille bien ronde, des traces de chocolat qui lui dessinent les lèvres, et une coquette petite robe dont les rubans des emmanchures, compriment ses petits bras potelés. Elle ne regarde pas Bobby quand lui, ne peut la quitter des yeux.

Il se demande ce qui lui arrive : son imagination divague et ses pulsations s'accélèrent. C'est absurde et complètement improbable, mais il lui semble l'avoir déjà rencontrée. Il lui revient la petite Princesse des Carpates, des histoires que sa mère lui racontait, enfant ; que la sorcière venait gronder quand elle faisait des colères ou refusait de dormir ! Voilà, c'est son portrait ! Enfin, telle qu'il la voit dans ses souvenirs ! Que fait-elle ici ? Quelle coïncidence ! Les rêves sont-ils parfois réels ? Et la réalité... où est-elle dans tout ça ?

Uniquement préoccupé par le trafic, Peter ne lui laisse pas le temps de s'extasier davantage : très vite, il enclenche une vitesse et double la file des accidentés.

La petite inconnue disparaît subitement dans la foule. Bobby se retourne, tape à la vitre, mais déjà ne la voit plus... si ce n'est en serrant fort ses paupières fermées, pour la garder encore un peu !

En septembre 1967, Mario entrait en Seconde au Lycée Jacques Decour, à côté du Square d'Anvers. Son bon livret scolaire lui avait permis d'être affecté dans cet établissement dès la 6^e, alors que ses camarades du primaire étaient restés Rue de Clignancourt, pour passer le «Certif». Ce n'était pas pire : son ambiance familiale n'avait pas mis longtemps à se savoir dans le quartier, et mis à part ses quelques bons copains, on ne se gênait pas pour lui faire des réflexions désagréables.

A Jacques Decour, il n'était pas connu et pouvait se reconstruire une réputation toute neuve. Il ne tardait pas à se refaire de nouveaux camarades, qu'il n'a pourtant jamais amenés à la maison. Il se rendait volontiers chez eux, mais restait très évasif sur son adresse, de peur que l'un deux ne vienne un jour frapper à l'improviste.

Il avait été bon élève en Primaire parce qu'il pouvait réussir sans trop travailler. Au Lycée désormais, le niveau d'exigence s'élevait progressivement, et Mario n'avait pas la motivation ni la volonté de faire l'effort. Il avait l'esprit trop imprégné de son univers domestique pour être vraiment disponible. Chaque année de justesse, il passait au travers des gouttes, avec les mêmes sempiternelles appréciations du fainéant ordinaire : «Peut mieux faire» ou «Se laisse vivre». Parfois, un enseignant plus intéressant que la moyenne, pouvait lui communiquer la passion de sa discipline. Alors il s'investissait davantage : c'était souvent le coup de pouce qui le faisait accrocher la classe supérieure.

Au cours de l'année scolaire, Mario est de plus en plus attiré par une blondinette, qui en classe dès le début, s'est positionnée deux rangs devant lui. Lorsque le cours ne lui

paraît pas des plus passionnants, il a pris l'habitude de diriger ses yeux et toute son attention, sur le dos de Laurence. L'empreinte du soutien-gorge sous son pull Shetland ; ses reins dénudés quand il est trop court ; la fine chaînette d'or sur sa nuque et la grâce de sa main levée quand elle souhaite être interrogée.

Puisqu'il semble regarder dans la direction du tableau, personne et surtout pas le professeur, ne peut le suspecter de rêvasser. Et pourtant, Mario ne s'en prive pas : parfois, son regard doit être si intense qu'il arrive à Laurence de se retourner, comme si quelque souffle mystérieux faisait frissonner sa boucle d'oreille. A la fin du cours, la sonnerie la fera se lever pour enfin dévoiler les courbes de son bassin, mises en valeur par son Levi's en velours !

Mario qui de nature, n'est pas très extraverti, laisse passer plusieurs semaines avant d'oser lui adresser la parole. A la récré, les clans sont encore très clivés : la bande des garçons d'un côté et puis les filles de l'autre. Les codes de l'adolescence sont si cadencés que pour être un homme ou en donner l'illusion, les filles du bahut ne peuvent pas être intéressantes : soit des boudins, soit trop jeunes ou trop intellos. On les préfère plus mûres avec en attendant, un intérêt plus marqué pour les pin-up langoureuses de certains magazines !

Laurence est une bonne élève, ce qui n'est pas le cas de Mario, mais elle n'en tire aucune vanité. Même avec les cancre, elle se montre simple et plutôt bonne camarade. Pour les exposés en Histoire, le prof avait déterminé les groupes en fonction de la topographie de la classe : Laurence et Mario se retrouvent donc associés pendant quelques séances à la bibliothèque, pour «explorer» la personnalité de Robespierre.

Quand elle avait sa main, son genou, sa bouche à moins de 30 centimètres, il aurait pu tenter quelque approche, mais s'était toujours interdit le geste fou : à chaque occasion,

il maudissait sa timidité pour se marteler que la prochaine serait la bonne. En fin d'année, Laurence avait sans doute perçu le sentiment de Mario à son égard, mais ne savait manifestement pas comment réagir face à une telle maladresse.

Et puis le printemps arrive et mai 68 explose. Les grèves et les manifs démarrent ; l'établissement est occupé ; les A.G. se multiplient. Nombreux sont les élèves qui ne viennent plus au lycée. Mario ne comprend pas grand-chose à ce mouvement qui paralyse Paris et la France entière. Il imagine que la guerre, ça doit être un peu comme ça. Mais il s'oblige à venir tous les jours pour voir les copains, et puis surtout sait-on jamais... si Laurence est là aussi, il trouvera peut-être une opportunité ! Il ne la verra plus pendant de trop longues semaines. Les blocages de la RATP empêcheront sa chérie de venir d'une lointaine banlieue.

A la reprise des cours, un matin de juin, la foudre et tous les éclairs de l'enfer tombent sur la tête de Mario. Débouchant du Métro Anvers, il voit «sa» Laurence, enlacée et embrassée par un improbable «terminale», boutonneux à lunettes, qui vient piétiner ses secrètes espérances !

Il se met à l'écart pour vomir. Ce jour-là, Mario n'ose même pas entrer au bahut, ni même plus jamais jusqu'aux vacances. Il rôde longtemps dans les rues comme un automate, manque de se faire renverser plusieurs fois, complètement détruit, tour à tour mortifié et rageur.

Assis le soir venu, sur le rebord de la Fontaine St-Michel, il se recroqueville, peste sur ses angoisses, son manque de courage, ses complexes et ses parents qui l'ont fait comme ça. Puis dans le désordre, il crache son fiel sur tout ce qui lui passe par la tête : les bons élèves, les gens heureux, son adolescence, la télé qui n'a toujours pas repris ses programmes, Cohn-Bendit, la Physique-Chimie, les petits

oiseaux, l'été qui s'annonce et... la pénurie de Gauloises sans filtre !

Mai 68 avait décoincé la société française, avait fait tomber les tabous et sauter les carcans, avait peut-être contribué à la libération sexuelle de toute une jeunesse. Mais pas pour Mario ! Il devenait le seul cocu de cette grande page du XX^e siècle, et sa libération à lui, serait pour plus tard !

En septembre 1966, après ces lointaines vacances, la famille Kolly rentra dans le Wisconsin, avec le plein d'émotions dans les têtes et dans les cœurs. Ils n'avaient pas été franchement surpris, encore moins déçus, et certainement ce serait pour toujours un bon souvenir. Peggy était satisfaite malgré tout : son fils était heureux, et c'était là le plus important. Sandy avait fait l'effort de venir, s'était rassuré mais bien content de rentrer quand même. Bobby avait pris la décision solennelle d'apprendre la Langue Française de manière intensive, et revenir souvent dans ce pays fascinant.

De retour au bercail, ils furent accueillis à bras ouverts par Barbara, Sam et Elaine qui leur posèrent mille questions, avant de les laisser deviner par leurs silences que Franck était au plus mal. Le docteur venait de passer : sa grimace n'autorisait que peu d'espoir. Après de longues souffrances puis un coma prolongé, il devait s'éteindre quelques jours avant la Noël.

Sandy fut effondré par la disparition de son frère de toujours : la moitié de son âme, de sa jeunesse et de son histoire s'évanouissait, puis s'envolait avec celui qu'il n'a jamais cessé d'appeler son Ferenc.

Celui qui l'avait protégé, sauvé, réconforté depuis la Hongrie, partait en le laissant orphelin pour la seconde fois, sans pouvoir le serrer dans ses bras, pour encore se dire ensemble, combien ils s'aiment !

Sandy ne se remit pas de cette déchirure. Il tomba rapidement dans une profonde dépression. Peggy trouva un

acquéreur pour son établissement qui ne sera plus dorénavant qu'une buvette, tandis que la pompe à essence était reprise par Texaco. A Green Bay, ils allèrent s'installer dans une petite maison avec Norma, mais toutes les deux ne mirent malheureusement pas longtemps à devoir enterrer Sandy ; Sandor Kollar parti rejoindre pour toujours, son alter ego Ferenc Meszoly !

Sam et Elaine voyaient ainsi disparaître, en quelques semaines, leurs deux pères qui avaient tant fait pour leur donner une belle existence, et les hisser sur l'échelle sociale. Les deux petits Hongrois étaient partis de tellement bas, qu'ils étaient finalement montés très haut, mais ils n'étaient pas invincibles. La mort qui les avait épargnés quand ils étaient trop jeunes, a fini par récupérer sa mise quand leurs destinées furent abouties. Dans la grande chaîne de la vie, ils avaient fièrement rempli leur mission.

Elaine et Sam devaient réaliser que la vie, les bonheurs, les misères défilaient à une vitesse folle, que les anciens tiraient leur révérence et que leur tour viendrait bien vite. La concurrence du Brésil et des autres pays émergents commençait à peser sur leur chiffre d'affaires : l'amorce d'un déclin pointait son nez. La course au profit qu'ils s'étaient imposée depuis leur mariage, touchait à la ligne d'arrivée. Dorénavant, ils profiteraient de leur argent pour rattraper le temps perdu.

Le couple se pencherait davantage sur l'avenir de leur fils, sur ses projets, ses demandes et ses angoisses. Ils avaient beaucoup délaissé Bobby ces dernières années : celui-ci en avait certainement souffert. Elaine et Sam s'en rendaient compte à présent. Leur garçon devait bientôt être admis à la Jackson High School de Milwaukee, pour à n'en pas douter, y accomplir de brillantes études : ils se promettaient d'être plus attentifs à son égard.

Marie étant la plus jeune de sa fratrie, Gabrielle petite dernière, avait des cousins et cousines beaucoup plus âgés qu'elle, et qui ne tardèrent pas à trouver l'âme sœur. Aux environs de ses 10 ans, elle fut donc plusieurs fois de suite, sollicitée pour jouer la demoiselle d'honneur. Pour l'occasion, sa maman lui avait confectionné une ravissante robe de cérémonie jaune citron, qu'elle eut la chance de ne pas avoir à retoucher, puisque les mariages s'enchaînaient régulièrement.

Très fière de sa tenue, Gabrielle n'hésitait pas à passer et repasser devant l'objectif du photographe pour, en prenant la pose et repoussant les gêneurs autour d'elle, exhiber bijoux, maquillage et brushing de speakerine.

Bien que du même âge, les garçons d'honneur de la noce étaient souvent de gros bébés, à qui elle aimait raconter des histoires incohérentes, dans le seul but de les faire marcher. Lors du mariage de sa cousine Paulette, quelques garnements à peine plus vieux qu'elle, eurent l'impudence de la chahuter, et «ne faire rien que de l'embêter !»

Ne se démontant pas, droite dans ses escarpins vernis, le torse bombé, l'index rageur, Gabrielle leur jeta à la figure sans même y avoir réfléchi auparavant :

« EH BEN MOI, QUAND JE SERAI GRANDE, JE ME MARIERAI AVEC UN PARISIEN OU UN AMERICAIN... NA !»

Depuis son dernier séjour en France, Bobby n'avait cessé de manifester son désir d'y retourner. Il avait rapidement acquis tous les rudiments de la Langue Française et s'était abreuvé de sa culture. L'un de ses professeurs de la Jackson High School, d'origine toulousaine, s'était émerveillé de sa passion pour la patrie de La Fayette, et lui prêtait volontiers des ouvrages de Balzac ou Boris Vian, comme des disques de Nougaro, Brassens ou d'un dénommé Lapointe.

Bobby qui venait d'avoir 16 ans, peaufinait déjà la vision très précise de son avenir. Pas question pour lui de prendre la succession de la vieille scierie familiale, de s'enterrer à Pennymore Cross, voire à Milwaukee, New-York ou ailleurs, sur ce continent trop rigide à son goût. L'«American Way of Life» l'étouffait depuis quelque temps. Pendant toutes ces années d'internat, il avait dû s'habituer malgré lui, aux rites incontournables des fondements de la Constitution : le lever des Couleurs et l'Hymne quotidien, le blazer-cravate et le sermon du pasteur le dimanche.

S'il se laissait engluier dans cette Amérique puritaine, il était condamné à subir les longues finales du Super Bowl en famille à la télé, les parties de golf en voiturette et les barbecues du week-end dans les parcs nationaux : hot-dogs, ketchup et cholestérol !

Pour être quelqu'un, il lui faudrait reprendre la «Miller-Kolly Sawmill Business», la moderniser dans un secteur difficile et désormais en crise, au risque de passer pour un loser en cas d'échec. Ou bien opter pour une autre branche

d'activités ; bâtir de toutes pièces une entreprise nouvelle ; consacrer son existence à courir, à stresser, à dévorer pour ne pas se faire engloutir, négliger ses proches pour à la fin, s'offrir un jet privé et une villa en Floride ! Ou pire, peut-être un jour, se compromettre pour ne pas les perdre !

Bobby avait d'autres projets qu'il n'osait dévoiler à ses parents, de peur de les chagriner. Ses lointaines racines d'Europe centrale jouaient de leurs violons pour le pousser vers une destinée plus authentique. Après son premier voyage avec ses grands-parents, il devait réussir à convaincre Elaine et Sam, d'organiser à leur tour, un séjour à Paris. Peter en profiterait pour les rejoindre et leur présenter sa compagne.

En juin 1970, Mario décrochait son Bac littéraire sans gloire, mais sans vraiment cravacher non plus. Il avait su bachoter les matières payantes, juste ce qu'il faut pour être admis mais n'en tirait aucune fierté.

Dès l'enfance, il n'avait jamais échafaudé tel ou tel projet sur un métier qui lui plairait plus qu'un autre. Son unique but était de quitter le «foyer» : terme peu approprié car sa chaleur, si tant est qu'elle existât, relevait plutôt du cendrier froid !

Ses camarades du lycée se posaient en cours d'année, de graves dilemmes : que choisir entre la Fac de Droit, de Lettres ou de Sciences Eco ? Mario ne s'était jamais appesanti sur cette question, parce qu'il en connaissait la réponse depuis toujours. Dès juillet, il irait vite travailler pour faire son baluchon, être autonome, se trouver une chambre de bonne et fuir ces deux «handicapés du bonheur» !

Vingt ans durant, ses parents avaient malgré tout réussi l'exploit de ne pas se séparer, même si chaque vendredi soir, le sujet revenait en boucle. La même mauvaise pièce se jouait pour la énième fois. Les répliques du dialogue ne changeaient jamais d'une virgule ; les murs de la cuisine les connaissaient par cœur ; sans enthousiasme, des «acteurs» fatigués les enchaînaient machinalement. Leur violence s'essouffait au fil du temps. L'ardeur n'y était plus vraiment : le mal-vivre les avait vaincus.

Depuis peu, Mario avait obtenu son permis de conduire. Comme plusieurs de ses copains, s'il avait pu se payer une

vieille 4L, il aurait descendu la Nationale 7 avec tente, guitare et sac de couchage pour «étriller la Côte». Ce n'était pas l'envie qui lui manquait mais il fallait d'abord gagner quelques sous. Sa grand-mère Juliette l'avait pistonné auprès d'une amie boulangère du Boulevard Barbès, pour son premier petit boulot : livreur de pain en 403 fourgonnette.

Tous les matins sauf le lundi, il se levait à 5 heures pour aller remplir son grand coffre de paniers, de viennoiserie et gâteaux en tous genres, puis les acheminer par les rues encore désertes, dans les différents hôtels et restaurants de la Butte Montmartre. Au fil des semaines, sa maîtrise de ce véhicule poussif était totale. Il connaissait le parcours les yeux fermés et ne tardait pas à devenir un champion du démarrage en côte !

Afin de rompre la monotonie de son labeur, Mario s'inventa rapidement un jeu dont il était le seul vainqueur, puisque l'unique participant : il chronométrait sa tournée quotidienne en essayant chaque jour de battre son record. Pour être dans les temps, il fallait des conditions idéales : pas de camion-poubelle ni de balayeuse sur le trajet, s'arrêter aux points de livraison et décharger en un minimum de secondes, comme une Formule 1 qui change les pneumatiques.

Comparé à son prédécesseur, sa patronne s'émerveillait de sa diligence pour boucler la tournée ; les restaurateurs du circuit s'étonnaient d'un tel empressement et de son refus d'un roboratif coup à boire.

Malheureusement, dans sa courte carrière de pilote, il y eut quelques sorties de route. Un vendredi où des religieuses devaient être livrées Place du Tertre, un groupe de touristes qui traversait inconsciemment dans les clous, ne dut la vie sauve qu'à un fulgurant coup de frein. D'abord très contrarié du retard, Mario ne put que constater les dégâts dans la cargaison.

Sans paniquer outre mesure, il sut remettre tout en ordre : repositionner les choux du dessus qui s'étaient échappés sur le tapis de sol, et remodeler encore mieux que la douille, le pochage à la crème au beurre avec ... un providentiel tournevis qui traînait là dans le coffre !

Quelques minutes plus tard, il passait très dignement la porte de «Chez Frédo», brandissant le plateau de pâtisseries sans le moindre état d'âme.

Gabrielle travaillait bien en classe. A l'été 1970, pour la récompenser, ses parents décidèrent d'aller passer une semaine chez la cousine Gloria de Champigny, et lui faire visiter Paris. Quelle ne fut pas son excitation lorsqu'un beau matin, la 2 CV sortit du garage pour dévorer la Nationale 3.

Bercée sur la banquette arrière, elle brûlait d'impatience de voir en vrai, les chanteurs, les vedettes qui posaient dans les magazines féminins de la tante Augustine. Puisque toutes les célébrités habitaient à Paris, on devrait sans l'ombre d'un doute, en rencontrer quelques unes, ou alors ça ne serait pas juste. Il suffirait d'aller sur les lieux où elles étaient souvent photographiées : l'Olympia, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, les Bateaux-mouches... !

Gabrielle et ses parents arrivèrent l'après-midi chez Gloria. Celle-ci avait un mari, Hubert, mais on disait toujours «chez la Gloria», parce que la cousine, c'était elle. L'Hubert n'était que la pièce rapportée, bien qu'en premier lieu chez lui, puisqu'il tenait cette maison de son père . On le disait sans aucun mépris ni sectarisme, mais dans la famille, on avait pris cette habitude par économie, simplement pour éviter de citer à chaque fois les deux personnes du couple.

Comme tout Lorrain qui se respecte, on rajoutait un article devant le prénom de chacun : le Pierrot, la Marie, l'Augustine... sans que l'on sache vraiment pourquoi ! Encore une coutume remontée de la nuit des temps, où peut-être les parents n'avaient pas grand choix pour baptiser leur nouveau-né. Dans chaque village, il devait y avoir de multiples Pierre, Paul ou Jacques et l'on vous y adjoignait le nom d'un parent, d'un patron ou d'un

domaine, pour mieux vous identifier : le Dédé de la Rosette, le Bébert de la Mine ou le René de la Robinette !

Les deux cousines, Gloria et Marie, s'entendaient très bien : elles étaient du même âge et se voyaient souvent depuis toujours. Hubert et Pierrot étaient très complices. Tous deux passionnés de pêche avec la Marne toute proche, ils laissaient sans crainte, les femmes aller se promener en ville, pour dévaler la côte et titiller la friture. Mais cette fois-ci, on était venus pour la Petite et lui faire visiter Paris.

Alors pendant plusieurs jours, on descendait en famille, au train des Boullereaux pour filer direction Gare de l'Est. Et là, Gabrielle ouvrait grands ses yeux, s'abreuvait de tout et s'en donnait à cœur joie : les monuments, les grands magasins, le Musée Grévin, pour un jour monter jusqu'à Montmartre.

Elle n'ose pas en parler à son père, mais tout le long des kilomètres qu'on lui fait parcourir dans une journée, les acteurs ou les gens célèbres sont bizarrement introuvables. Le matin, elle imagine qu'ils sont encore couchés ou le soir, déjà dans les studios de télé. Parfois devant elle, une silhouette semble lui être connue :

« C'est pas le type du feuilleton qui sort du café, là-bas ? »
Gabrielle court en avant pour le dévisager : mais non... tant pis, on aurait dit pourtant !

Sur le parvis du Sacré-Cœur, ils passent un moment pour contempler Paris à leurs pieds. Gabrielle insiste pour que l'on glisse une pièce dans la longue vue, râle pour qu'on la porte et coller son œil sur le viseur :

« T'as vu Papa, la Tour Eiffel, là-bas !

- Oui, ma Piote ! On ira tout à l'heure !

- Oh là, là ! C'est beau, c'est formidable ! » soupire Marie.

En bon Provincial, Pierrot ne manque pas de faire remarquer à la troupe, le nuage de pollution gris et rose, au-dessus des toits :

«Ben, écoutez voir, les enfants ! L'air est quand même plus sain chez nous, hein ? Et puis, on dirait pas mais... on attrape chaud la schness ! Quelle chaurée !»

Discrètement, Marie entraîne sa fille dans la Basilique pour aller mettre un cierge à Saint-Antoine. Elle n'a rien perdu de particulier, mais sans qu'elle n'ait jamais donné de motivation claire et convaincante, il est son Saint Patron préféré depuis longtemps.

Tous ensemble , ils décident ensuite de s'offrir pour une fois, le restaurant : après tout, c'est les vacances ! Sur la place, les touristes grouillent autour des chevalets ; des poulbots de toutes tailles et certainement pas «made in France», leur font de l'œil. Nombreux sont les badauds qui regardent mais très peu achètent : on ose même pas demander le prix.

La famille s'installe enfin à une terrasse. Le repas est sommaire, le rosé est tiède et la viande nerveuse. On est à l'ombre, le cadre est sympathique mais l'addition est salée. Et puis... Gloria n'a pas fini sa religieuse : la crème au beurre avait un drôle de goût !

Les Kolly atterrirent à Orly par un beau matin de juillet, pour sauter dans un taxi, direction l'Avenue de Wagram. Sam avait, la veille du départ, réservé une suite dans un palace, pour accueillir également Peter et son épouse Madeleine.

Les deux frères ne s'étaient pas revus depuis des lustres mais se reconnurent sans peine : la calvitie de leur père ne les avait pas épargnés, et se dessinait à l'identique sur leurs deux fronts ridés. A son grand désarroi, Peter n'avait pas pu se rendre aux obsèques de Sandy. Sam ne lui en voulait pas mais Peggy avait mal vécu la chose. Elle l'ignorait parce qu'on le lui avait caché, mais son fils cadet souffrait depuis un bon moment, de problèmes cardiaques qui lui interdisaient l'avion.

Peter avait préféré ménager sa mère sur ce sujet, lui éviter des tracasseries supplémentaires, quitte à passer pour un irrespectueux. Peggy n'avait pas vraiment cru le prétexte invoqué. Lui, le fils lointain, redoutait de ne plus jamais pouvoir embrasser sa maman chérie, si sa santé restait en l'état. Le cardiologue était optimiste sur un nouveau traitement, mais patience... !

Les Américains dépensèrent une semaine de rêve à Paris. Elaine et Sam n'avaient pas pris de vacances depuis leur voyage de noces à Niagara Falls. Ils ne se souvenaient plus des convenances d'un grand hôtel, et presque en étaient le matin, à vouloir faire leur lit.

Depuis une vingtaine d'années, ils avaient amassé des millions de dollars mais n'en avaient pas vraiment profité. Ensemble le soir, dans leur chambre, ils discutaient

longtemps, réalisaient avec une amertume certaine, l'importance des occasions gâchées.

Aucun lieu d'intérêt des guides touristiques ne put leur échapper : après quelques soirées, le Lido, le Crazy Horse et le Fouquet's avaient dévoilé tous leurs secrets à ces Ricains pur beurre. La journée, pour être sûrs de ne pas se perdre, ils écumaient les Champs-Élysées dans les deux sens. Ils avaient de la chance : c'est justement là que se trouvent les boutiques de luxe.

Un vendredi, pour goûter à l'authenticité du patrimoine parisien, ils décident d'aller prendre de la hauteur à Montmartre. Après avoir escaladé des dizaines de marches éprouvantes, ils débouchent Rue Lamarck et manquent de se faire écraser par un «Fucking Frenchie», qui tarde à leur laisser le passage pour quand même, monter sur le trottoir et freiner en catastrophe !

Sam est estomaqué par la muflerie de ces Français. Dans un Anglais très incertain, Madeleine essaye de lui expliquer, qu'en France depuis mai 68, les traditions se perdent, que les jeunes ne respectent plus rien parce qu'ils n'ont pas connu la guerre, et que c'était mieux avant !

Les voilà Place du Tertre où Sam apprécie beaucoup les portraits caricaturés de Sinatra, Marilyn ou Jerry Lewis. Après un gros clin d'œil à son frère, il s'assied sur le tabouret de l'artiste et prend la pose sans avoir besoin de parler. Pendant que le fusain s'agite sur le bristol sous le regard amusé de la famille, Bobby a la tête ailleurs. Ne se sentant pas concerné par les facéties de son père, il s'ennuie, tourne en rond pour finir par s'asseoir à la terrasse d'un café.

Face à lui, cette place carrée fourmille de visiteurs étrangers de tous les continents : les nationalités, les ombrelles des guides et la couleur des casquettes changent au gré du flux des autocars. Mais par intermittence,

il entrevoit à l'opposé, un visage qui ne lui est pas inconnu. Les filles en minijupe, toutes plus attirantes que les autres, ne manquent pas dans cette foule colorée, mais Bobby regarde ailleurs.

A la table de ce restaurant, une gamine d'une dizaine d'années est assise à côté de sa maman : des cheveux bouclés d'un châtain particulier, un petit nez pointu, une bonne bouille bien ronde, les lèvres redessinées par une glace au chocolat.

Les badauds qui s'agglutinent dans les allées, masquent le champ de vision du garçon. Il se dandine de chaque côté de son guéridon pour l'observer davantage. Un bref moment d'accalmie dans la circulation la remet dans sa ligne de mire, où il croit reconnaître la coquette petite robe, dont les rubans des emmanchures compriment des petits bras potelés.

Il l'a déjà vue cette gamine ! Il fouille ; il creuse les fins fonds de sa mémoire. Il est sûr de l'avoir déjà rencontrée ! Mais où, quand... ? Peu à peu lui revient la petite Princesse des Carpates... ou la gamine de la fête foraine ! Les contes de fées se mélangent ! Comment peut-elle être ici ? Que se passe t-il ? La chaleur lourde de Montmartre lui joue des tours !

Un arrivage de Hollandais envahit soudain la place et lui bouche l'horizon. Bobby ne la voit plus ; il se lève en renversant sa chaise... elle est partie !

Très jeune, Gabrielle a voulu faire de la natation, comme ses camarades de classe. Si par ici, tous les garçons faisaient inmanquablement du foot, les filles non plus, n'avaient pas grand choix. Il y avait bien le basket, mais elle était trop petite et le ballon beaucoup trop gros.

La Piscine de Jarny, ultra-moderne et pimpante neuve à l'époque, était la fierté de la Municipalité. A tour de rôle avec les autres parents du quartier, Pierrot y emmenait régulièrement sa fille et ses copines.

Puis de fil en aiguille, comme il devait attendre la fin des séances dans les tribunes, il devint progressivement bénévole, accompagnateur, puis rapidement dirigeant du club. Il devait s'impliquer de plus en plus dans cette activité nouvelle pour lui, en se pliant à sa rigueur coutumière, mais qu'il imposait aussi à son entourage.

Au début, Gabrielle était très motivée, s'investissait beaucoup et gagnait de nombreuses courses. Et puis, quand elle se sentit devenir adolescente, les entraînements lui furent de plus en plus pénibles.

Elle n'osait pas l'avouer à son père mais ce qui, au sortir de la maternelle, était une passion, devenait une corvée quand elle arrivait sur ses quinze ans. Elle n'avait plus l'esprit de compétitrice acharnée, ni la volonté de progresser davantage. Elle se plaignait de l'eau froide du bassin, d'un maillot trop grand et du peignoir trop petit, feignait souvent la migraine et prétextait les volumineux devoirs du collège, pour rester au chaud dans sa chambre.

Sa décision était prise. Après les Championnats de Lorraine du printemps, elle prendrait son courage à deux mains pour annoncer sa «retraite», en craignant toutefois que ça fasse un drame à la maison.

En septembre 1973, l' Armée Française concède à Mario, l'indicible honneur de l'inviter pour un stage d'agrément de douze mois, tous frais payés. Sa feuille de route a tellement tardé à venir, qu'il s'était bercé à l'idée d'avoir été oublié. Mais si la Grande Muette prend son temps, elle gagne forcément toujours à la fin.

Après deux ans de petits boulots, de postier en livreur, en passant par marchand de légumes, dans une société pas encore impactée par la crise et le chômage, dans une France gaullienne où «l'Union de la Gauche» promet déjà des lendemains radieux, le garçon s'est bâti une existence qui peut enfin être définie comme telle. Autonome financièrement, il occupe un petit studio Rue Custine, et s'est même acheté une vieille Simca 1000 pour balader ses copines. Accessoirement aussi, elle sert à véhiculer sa grand-mère, chez ses amies ou ailleurs : c'était le contrat passé lorsqu'elle lui en avait payé la moitié.

Incorporé à Metz pour son Service Militaire, Mario ne saute pas de joie, bien au contraire. La caserne est une véritable usine à cafard, froide et impersonnelle, où des centaines d'appelés qui commençaient à construire un semblant d'avenir, vont pendant un an, se retrouver au point mort. Les premières semaines sont difficiles mais comme les copains, on s'adapte petit à petit : la nature humaine est ainsi faite que l'habitude vient à bout de toutes les rebellions.

Dans sa chambrée, il sympathise avec d'autres déprimés comme lui, venus des quatre coins de France : Jean-Marc le Ch'ti, Jean-Paul le Breton et Jean-Luc le Sudiste. Le premier est dingue de foot, éternel supporter du R.C. Lens. Le Malouin n'est intéressé que par les «gonzesses», comme

il dit. Et le Sétois de l'étang de Thau, un passionné de pop-music qui déclenche imparablement les fous rires, quand il entonne, en mimant un solo de guitare, «Smoke on the water» avec son caverneux accent méridional !

Pendant les temps libres, les quatre compères deviennent vite inséparables, et de troquets en bistrots, parviennent sans peine à se remonter le moral. Mario n'a pas grand-chose à dire sur sa vie, mais il aime les écouter raconter leur famille, leur village et leurs anecdotes.

Les quartiers libres du week-end sont occupés à faire plaisir, tour à tour à l'un ou l'autre, selon les opportunités. Si par hasard, un groupe de rock donne un concert dans le coin, Jean-Luc se débrouille toujours pour avoir des places. Quand le F.C. Metz joue à domicile, la petite troupe va se les geler sur les gradins du stade.

Quand il n'y a rien de spécial, ils s'installent sur un banc de la Place St Jacques, pour voir passer les filles. Avec toute la délicatesse requise, les réflexions vont bon train : on fait des commentaires à voix haute, on leur donne des notes, on attribue des Oscars... et les gaillards ne sont pas exempts de prendre quelques gifles, si l'une d'entre elles, vient à manquer d'humour.

Inexorablement, les choses s'enveniment ; le ton monte rapidement ; les parapluies dégainent ; ça fait des histoires ; les garçons de café s'en mêlent et menacent d'appeler la police. Et puis la nuit tombée, ils rentrent à la caserne, tout aussi couillons qu'avant !

Par un pluvieux dimanche de printemps, la bande projette d'aller au cinéma, voir «l'Exorciste». Jean-Paul l'esthète, l'amateur de belles choses, boude et traîne la semelle : les films d'horreur ne le passionnent pas. Et puis la semaine d'avant, les copains lui avaient fait louper le «Dernier tango à Paris» ... pour la venue des Verts de St-Etienne !

Lorsqu'ils passent devant la Piscine de Montigny, le Breton est accroché par les photos de filles en maillot de bain, d'une compétition de natation de l'après-midi :

« Vous voulez pas qu'on aille jeter un œil ? lance t-il aux autres.

- Oh, Macarel ! Toi, ça serait pas plutôt pour te le rincer... l'œil ? On te connaît, va, Piche que tu es !» rétorque Jean-Luc.

Pouffant de rire et se tapant mutuellement sur l'épaule, les bidasses continuent vers le centre ville.

En juin 1973, Bobby avait brillamment obtenu son diplôme de fin d'études secondaires à la Jackson High School de Milwaukee. Ses parents étaient déjà prévenus depuis longtemps : après son cursus américain, il n'irait pas dans une des grandes universités, de New-York ou Chicago, pour lesquelles il avait toutes les aptitudes. Bobby, désormais bilingue, quitterait le Wisconsin pour l'Europe, la France, où son oncle Peter était prêt à l'héberger le temps nécessaire.

Sans trop de problèmes, il obtient les autorisations préalables pour fréquenter une Terminale C au Lycée de Jarny, à une quinzaine de kilomètres de Chambley. Par chance, Madeleine est amie d'enfance avec l'épouse du proviseur, qui a su se montrer efficace et bienveillant : il est convenu que Bobby passera le Bac en candidat libre, et pourra assister aux cours, de manière plus ou moins officielle.

Sans vraiment de différence d'âge avec ses camarades, il s'intègre assez vite dans sa classe. Les matières principales ne lui posent aucun souci particulier : il est même souvent capable d'aider ses copains en Maths ou Physique. Même si la Littérature Française lui demande un gros effort, il s'en réjouit à l'avance et l'accepte avec plaisir.

Les jeunes Lorrains ne tardent pas à le trouver attachant et sympathique, surtout les filles qui ne résistent jamais à l'envie de faire quelques tours dans sa Ford Mustang. Bobby devient rapidement la coqueluche des jeunes du secteur, pour les boums très prisées qu'il organise régulièrement dans l'arrière-salle de chez Madeleine.

Il aura plusieurs liaisons avec des copines de classe, en compagnie desquelles il se montrera gentil et prévenant mais sans passion excessive. Un sentiment obscur, caché au fond de son inconscient, l'empêchera toujours de se livrer complètement dans ces aventures. Il gardera longtemps cette intuition qu'il a toute la vie devant lui, qu'il est préférable d'attendre... mais attendre quoi et pourquoi ?

Avec Evelyne, l'histoire durera plus longtemps que les autres. Elle est grande, rousse et sportive ; le type anglo-saxon qui pourrait évoquer des bons souvenirs à Bobby. Pourtant, elle ne se fera pas d'illusions non plus : ce garçon n'est peut-être que de passage, alors mieux vaut ne pas trop s'investir et profiter du présent.

Evelyne pratique la natation, licenciée au club de Briey : elle se débrouille pas mal, puisque sélectionnée en nage papillon pour les prochains Championnats de Lorraine. Pour l'encourager, elle n'a pas dû insister beaucoup pour que Bobby l'accompagne.

A la Piscine de Montigny le jour venu, il s'installe dans des gradins surchauffés, où l'atmosphère bruyante et l'humidité atteignent leur maximum. Tous les parents ont suivi leurs petites et grandes futures championnes. Elles s'échauffent par dizaines dans le bassin, en se croisant et recroisant comme dans un ballet bien réglé.

Le flot multicolore des différents maillots de bain, conjugué à la moiteur ambiante, trouble la vue de Bobby. La puissante lumière jaune de l'éclairage n'arrange rien. Il reste parce qu'il l'a promis à Evelyne mais il ne se sent pas vraiment à l'aise et sortirait bien pour prendre l'air. Plusieurs courses passent ; les cris du public se font de plus en plus violents ; la nausée de Bobby est très loin de se dissiper.

Une épreuve de 100 mètres brasse est annoncée au micro. Le jeune homme regarde machinalement les concurrentes

sortir du vestiaire en file indienne, pour se présenter à la tribune... et c'est alors que des images lui reviennent et son attention se cristallise !

Cachée derrière les autres, une jeune fille aux cheveux enfouis sous un bonnet blanc, à la bouille bien ronde, au petit nez pointu, aux belles grandes jambes fuselées, apparaît tout à coup sous les projecteurs. Ses lèvres fines sont surlignées, quand ses bras potelés décrivent gracieusement des tourniquets, pendant qu'elle monte sur le plot.

Bobby se pince et n'en croit pas ses yeux. La Princesse des Carpates réapparaît devant lui, une nouvelle fois drapée dans son mystère : il la reconnaît aussitôt. Que se passe t-il encore ? N'est-il pas en train de devenir fou ? Qu'a t-il fait pour mériter ça ? La vérité n'est pas souvent virtuelle mais les rêves peuvent se réaliser. Une fois de plus, la Sirène des lacs féeriques et la fille de la fête foraine viennent bouleverser ses certitudes : est-ce un signe... ou une coïncidence ?

Son sang vient lui battre les tempes comme un tambour. Il voudrait pouvoir faire taire cette foule d'excités ; qu'elle le laisse vivre son mirage, se chanter un générique de cinéma et se fondre dans la magie de cette déroutante histoire. Mais sa vision devient furtive, et sans ménagement, l'impitoyable réalité le réveille.

Le départ est donné ; les spectateurs se lèvent en hurlant jusqu'à l'arrivée. Accroupi sur son siège, Bobby est au bord du malaise, se tient la tête et n'a rien suivi de la course.

Quand les gens se rasseient, la jeune fille est déjà hors de l'eau. En rentrant dans le couloir, elle ôte son bonnet pour dévoiler ses cheveux d'un châtain particulier. Mais elle a dû rater son épreuve : il ne la reverra pas sur le podium.

Le jeune homme sortira juste après pour arpenter le parking, si par hasard... mais non ! Elle n'est plus là !

Dépité, il revient à l'intérieur quand Evelyne vient de gagner brillamment son 200 mètres. Elle enroule ses bras au cou de Bobby en lui glissant :

« Alors, ça t'a plu ?

- Super ! Bravo Baby, tu es la meilleure !» répond-il, tout juste convaincant.

En rentrant du Service, Mario se retrouve seul dans son petit studio. Pendant plusieurs jours, alors qu'il a tant espéré ce moment douze mois durant, il est totalement déboussolé. Avec ses contraintes et son désœuvrement, l'année passée entre les murs gris de la Caserne Faidherbe, lui semble avoir duré des siècles.

Mais il avait sa place, échangeait, baignait dans cette franche camaraderie qui finalement sera son meilleur souvenir. Il n'a plus de copine. Ses bons copains sont introuvables : ils ont dû quitter le quartier. De toute manière, il n'a plus eu de nouvelles depuis longtemps. Il redécouvre cette solitude qui l'opprimait dans sa petite enfance, quand il s'inventait des frères et sœurs, pour dialoguer tout bas dans ses nuits d'insomnie. Après des jours d'hésitations, à tourner en rond pour trouver du courage, il décide de partir. S'enfuir loin de cette vie médiocre, en montagne, sur une île, à l'étranger... en Italie pourquoi pas ?

Sa Simca 1000 a rendu l'âme lors de sa dernière permission. Il lui reste trois sous en poche. Il rassemble ses affaires dans un sac à dos puis le voilà Gare de Lyon, sautant dans un train pour Milan. Il connaît trois mots d'Italien, surtout des jurons... plus quelques refrains de chansons célèbres ! Et puis tous les gars là-bas, parlent Français, ne serait-ce que pour draguer les Parisiennes en vacances sur leurs plages !

Après dix heures d'un voyage de nuit, réveillé sans cesse par les crissements du métal, et par les gens qui fument ou discutent bruyamment dans le couloir, il débarque à la «Stazione Centrale» par un beau matin de septembre. Il est aussitôt estomaqué par ce monument grandiose,

à l'architecture pompeuse, que l'on pourrait inscrire au Patrimoine de l'UNESCO, s'il n'était clairement d'influence mussolinienne.

C'est une gigantesque cathédrale païenne qui pourrait contenir plusieurs fois Notre-Dame, et la pyramide d'Aïda que Verdi n'aurait osé imaginer. Mario est époustoufflé par cette débauche de marbre blanc. On est dans la plus absurde démesure jusqu'aux toilettes, vastes comme un temple à Vespasien. Si les frères Lumière ont filmé la Gare de la Ciotat, Cecil B. De Mille aurait dû trouver là, ses plus beaux décors !

Le jeune Français veut en conclure que si ces Italiens mettent autant de talent et de panache dans la construction d'un simple édifice ferroviaire, la Tour de Pise, la Basilique Saint-Pierre ou le Colisée doivent être des véritables trésors.

Dès le premier contact, il est persuadé qu'il va se plaire dans ce pays de soleil, où l'on parle fort avec les mains, où les senteurs de romarin, basilic ou fleur d'oranger, vous flattent l'appétit, où la musique des villes se joue comme un perpétuel opéra.

Parti pour quelques semaines, Mario séjournera plus d'un an dans ce pays enchanteur. De squat en auberge de jeunesse, de plongeur en pompiste ou garçon de plage, en passant par Venise et Florence, il descendra la botte italienne jusqu'en bas, jusqu'aux flots bleu «menthe à l'eau» de... son talon aiguille !

Rentré à Paris dans la grisaille, il aura bien conscience de n'avoir goûté qu'à une infime partie de ses merveilles, qu'il a encore des bonnes choses à y cueillir et se promet d'y retourner le plus souvent possible.

Dans le train du retour, il se remémore les bons moments, les inoubliables clichés de ce «road movie» à la sauce bolognaise. En boucle, il lui revient la douceur des nuits romaines où les charmeuses fontaines baroques se jalouent la caméra du grand Maestro Fellini. Surtout cette statue du Bernin de la Villa Borghese : la finesse du ciseau sur la pierre, ce blanc presque translucide, la délicatesse et la force de l’empreinte des doigts d’Apollon, saisissant le bras potelé de Daphné.

Pourquoi cette image plus qu’une autre ? Il l’ignore, mais il le saura peut-être un jour !

Très troublé, Bobby veut en avoir le cœur net et se décide à mener son enquête. Il doit absolument retrouver cette apparition fugace, qui vient à lui par surprise, pour imprégner son esprit, et s'inviter en permanence dans ses pensées.

Il apprend rapidement que les maillots couleur bleu foncé sont ceux du Club de Jarny. Tous les soirs après le lycée, il poste son cabriolet sur le parking de la Piscine Municipale : avec un peu de chance, si sa muse vient à l'entraînement, il ne pourra pas la manquer. A force de dévisager tous les groupes de filles qui se croisent dans l'escalier, Bobby ne tarde pas à attirer l'attention des petites nageuses. Dans les vestiaires, les réflexions vont bon train. D'aucunes fantasment sur sa Ford Mustang, l'en voient sortir en pilote de course, Paul Newman ou Steve McQueen, pour les emmener sur Broadway ou Sunset Boulevard !

Bien vite, il réalise qu'il est la risée des collégiennes et finit par renoncer. En outre, la gardienne commence à le trouver bizarre et le suspecter d'intentions malhonnêtes. De toute manière, il ne l'a pas vue : elle n'est jamais venue, c'est certain !

En face du lycée, le Café du Rond-Point est depuis toujours, le «quartier général» des potaches. Bien sûr, Bobby s'y retrouve régulièrement avec ses nombreux camarades. Son côté «panier percé» ne s'est pas tari depuis Green Bay. C'est une habitude ancrée dans ses gènes, mais dorénavant, il n'a plus rien à prouver : s'il paye des tournées générales à la pelle, c'est que ça lui fait vraiment plaisir, et il n'attend rien de spécial en retour.

Discrètement, il questionne les uns et les autres. En invoquant des prétextes cousus de fil blanc, il déclare qu'il doit la voir pour une raison d'importance, question même de vie ou de mort. Les serveurs et ses collègues le regardent hébétés : de toute évidence, ils ne la connaissent pas. Elle est certainement encore au collège, mais Bobby hésite à rejouer le guetteur de la piscine, pour se ridiculiser davantage.

Les semaines passent. Il n'oublie pas vraiment mais il cache cette histoire secrète au fond de ses désirs les plus fous, en se répétant que si le hasard... !

Et puis non ! Tout ça n'est pas sérieux : il est en train de perdre les pédales ! Sa vie mérite mieux que cette chimère ! Toutes les filles de son âge sont à ses pieds !

N'est-ce pas puéril et stupide, cette attirance pour une gamine inconnue ? N'est-ce pas ridicule de fantasmer sur un souvenir ? Une illusoire «Princesse des Carpates» sortie directement de son imagination d'enfant... et qui devrait aller s'enfermer dans son château hanté, une bonne fois pour toutes !

Chaque matin d'une nuit perturbée, il se passe la tête sous l'eau froide, se tapote vigoureusement les joues devant sa glace et se répète la même bonne résolution :
« Allons Bobby ! Come on, Man ! Arrête avec ça... ! Tu te fais du mal ! »

Il a fallu beaucoup de courage à Gabrielle, pour annoncer officiellement à son père, qu'elle voulait définitivement arrêter la natation. Finalement, la pilule est passée sans trop d'éclats. Pierrot sentait bien que l'enthousiasme n'y était plus. Sa fille a beaucoup grandi, mûri aussi : il est somme toute, légitime qu'elle choisisse ses préférences, et acquière une certaine autonomie. En regardant sa Nénette bientôt devenir femme, le père réactif qu'il était, mesure combien la sagesse peut le tempérer avec l'âge.

Depuis l'an dernier, Gabrielle meuble ses temps libres avec une multitude de petits boulots, pour se payer ses éventuels caprices. Sa tante Augustine la rémunère généreusement pour des travaux de repassage, et la recommande à ses multiples amies et connaissances.

Quand elle parvient à se payer une Cady d'occasion, elle réalise que tous les petits détails de la vie qui peuvent lui ouvrir la liberté, sont bougrement nécessaires.

Dans les premiers temps, fière comme une courtisane, chaussée de son casque intégral orange, Gabrielle gaspille des heures et de l'essence à sillonner les rues tranquilles de l'agglomération. Klaxonnant énergiquement chaque personne connue, elle ne passe jamais inaperçue quand son pot d'échappement trafiqué pollue les terrasses des cafés. Certains consommateurs du «Rond-Point» se demandent qui peut bien être cette fille aux grands cheveux châtons, flottant dans son dos comme une crinière.

Régulièrement, elle se rend chez les copines, pour accessoirement figoler un devoir de Maths en écoutant des disques. Mais quand Véro se fait offrir une Peugeot 101 pour son anniversaire, les routes départementales de l'aventure leur sont grandes ouvertes.

Elles occupent leurs samedis après-midi à écumer les patelins environnants, puis le soir venu, rentrent ensemble, les oreilles bourdonnantes et les mains engourdis. Devant l'étonnement inquiet des parents, Gabrielle évoquera un imaginaire contrôle d'Allemand ou Géographie, qu'il fallait absolument réviser dans l'urgence, chez une camarade lointaine.

Parties tout l'après-midi du 14 juillet, elles sont les victimes collatérales d'un psychopathe qui a parsemé son devant de porte avec des clous de tapissier, pour décourager les chauffards du samedi soir. Sur la place de Chambley, elles constatent les dégâts, et s'effondrent sur un banc pour réfléchir à une solution salvatrice. Véro craint l'engueulade si son père apprend la vérité : elle était sensée rendre visite à sa vieille tante.

Gabrielle n'est pas plus sereine mais il n'y a pas d'autre issue. Elle prend son courage à bras le corps pour entrer dans le café-tabac d'en face, puis exposer son problème à la patronne. En toute gentillesse, la bonne dame lui tend le téléphone pour qu'elle appelle au secours à la maison.

Soulagé malgré tout que ce ne soit pas pire, Pierrot râlera sur le coup mais viendra quand même avec sa remorque, dépanner les deux baroudeuses intrépides !

En octobre 1975, rentré d'Italie depuis une quinzaine de jours, Mario doit absolument se trouver un travail. A son retour, il s'est réfugié chez sa grand-mère, très heureuse de le revoir en bonne santé.

Elle n'a pas manqué de le sermonner pour tous ces longs mois où il n'avait pas donné de nouvelles. Mais Juliette n'est pas rancunière : elle le régale en petits plats qui lui rappellent de bons souvenirs, et glisse quelques billets dans sa poche, comme quand il était gosse.

Mais il faut se reprendre en main, se faire embaucher dans une France où la crise commence à sévir. Comme il n'a pas d'expérience professionnelle bien définie, l'ANPE du XVIII^e Arrondissement ne lui laisse que peu de perspectives d'avenir. Il s'y rend tous les matins, sans trop de conviction. Peu enthousiaste, il épluche les immuables annonces du grand tableau qui ne trouvent jamais preneur, jusqu'à repérer une offre de «surveillant d'internat» dans un lycée agricole de grande banlieue.

Pourquoi pas ? Mario n'a que rarement traîné ses baskets en Seine-Saint-Denis : le Métro ne s'aventure pas jusque là-bas mais après tout, les voyages forment la jeunesse !

Les locaux sont vétustes ; l'emploi du temps chargé ; le salaire modeste et le directeur très à cheval sur les principes, l'ordre et la ponctualité. Il lui manque urgemment du personnel et la dégainée de Mario ne lui convient pas tout à fait, mais bon... !

Les collègues sont accueillants et ne tardent pas à le mettre au courant de toutes les ficelles du métier. Logé, nourri mais le travail n'est pas passionnant : faire semblant de se montrer sévère, pour ne pas se laisser bouffer par une

cinquantaine de pauvres bougres, privés de chaleur familiale pendant la semaine. Des parents qui payent une petite fortune pour une formation réputée en horticulture, mais un hébergement spartiate : un grand dortoir sans cloison ni placard, la valise sous le lit, et pour la toilette, un long lavabo d'eau froide contre le mur décrépit.

Il sympathise rapidement avec son collègue Michel : un célibataire normand qui ne rentre pratiquement jamais dans son Calvados natal, et de fait, lui tient compagnie les week-ends. Pour être embauché là, il aimait à raconter qu'il avait été pistonné par le curé de son village, un ami de l'aumônier de cet Institut Bossuet : circonstances pas tout à fait conformes avec la mesure, la distinction et la «religiosité» du personnage !

Mario découvre une autre vie parisienne qu'il connaissait peu. Ce gaillard le traîne sur tous les champs de course, d'Auteuil à Vincennes, où il n'hésite pas à miser la moitié de son mois, pour toucher parfois quelques gros gains. Les soirs de victoire, les grandes brasseries de la Capitale ne résistent pas à son appétit de colosse gaulois. Bien que jouant à domicile, le Parigot reconnaît finalement la supériorité des Provinciaux, pour dénicher tous les lieux de perdition possibles de Pigalle à Bastille.

Une amitié solide se bâtit progressivement entre les deux compères qui deviennent inséparables. Si Michel aligne ses heures de surveillance avec une certaine désinvolture, il prend très au sérieux, tous les étés, sa fonction de directeur de colonies de vacances. Il y démontre toutes ses capacités d'initiatives et ses qualités d'organisateur.

Il s'impose cette cure de pédagogie champêtre, pour se convaincre qu'il est capable de donner un vrai sens à sa vie, et s'absoudre de ses négligences de l'année scolaire. Il parvient même un jour, à enrôler un Mario réticent, pour l'initier aux stratégies de la «balle au prisonnier», et à l'art subtil du collier de nouilles !

En juillet 1974, Bobby est promu bachelier, mention assez bien, avec les félicitations de tous les professeurs du Lycée de Jarny.

Lors d'un vin d'honneur organisé par le proviseur, tous ses camarades ne manquent pas l'occasion d'acclamer leur copain. Informé de cette gloire locale, même le Maire en personne s'est déplacé, pour décerner au jeune Américain, la Médaille d'Or de la Ville.

Evelyne n'est pas peu fière de la réussite de son brillant «boy-friend». Sans le dire, elle pense qu'elle doit y être pour quelque chose. Pour l'année prochaine, elle n'a pas de projet précis, sauf d'accompagner Bobby dans n'importe quelle fac où il aura décidé de poursuivre ses études. Elle est de plus en plus convaincue de la pérennité de leur histoire. Lui de son côté, a sûrement commis la maladresse de laisser croire à sa copine, des sentiments surévalués.

Bobby décidera de s'inscrire en Droit à Nancy. Evelyne lui emboîtera le pas, se voyant déjà dans ses rêves les plus cachés, monter les marches du Palais de Justice en robe d'avocate au bras de son fiancé.

Dans les jours suivants, ils feront toutes les démarches d'inscription, pour ensuite s'offrir des vacances. Avant de partir, ils passeront la soirée avec Madeleine et Peter, assisteront au feu d'artifice puis le lendemain, se lèveront de bonne heure pour rejoindre les plages de la Méditerranée.

En rentrant à Chambley, Bobby pestera contre la malchance et les pneus japonais bon marché, sans oublier

ces cantonniers municipaux qui préfèrent astiquer le zinc du bistrot, plutôt que figoler leur travail. Atteignant péniblement le café, en sautillant dans un bruissement caoutchouteux, sa Ford Mustang échouera sur les jantes.

En sortant, Madeleine s'écriera désabusée :

« Eh ben alors, décidément ! Aujourd'hui, c'est le jour ! »

A l'automne 1975, Gabrielle entre en Seconde au Lycée de Jarny. Elle est devenue une belle jeune fille de 16 ans qui fait fantasmer l'assistance quand, serrée dans son jean, elle apparaît le matin sur sa mobylette. Sur le parking, elle attire tous les regards quand elle libère, d'un geste de son casque, ses grands cheveux châtain.

Jamais personne n'a autant fait l'objet des conversations de couloirs depuis un improbable Amerloque, dont les professeurs se gargarisent toujours en le donnant en exemple. Certains «terminales» n'ont surtout pas oublié sa décapotable de frimeur plein de fric, et toutes les minettes futiles qu'elle pouvait aspirer.

Bizarrement, ses bonnes copines du collège semblent avoir pris quelques distances avec elle. A part Véro qui n'est plus dans sa classe, les autres nanas se comportent comme si elles se sentaient dévaluées par rapport au charme de Gabrielle : la jalousie n'est pas bonne conseillère et ne rend pas les filles plus belles. A l'âge où la compétition est ouverte pour attirer les regards masculins, la petite Nénette de Marie n'a pas de concurrence solide. Mais le comble, c'est qu'elle ne fait rien pour affirmer sa suprématie : cette rivalité sournoise lui échappe complètement.

De leur côté, les garçons n'en sont pas moins désorientés. Avec toutes leurs inhibitions d'adolescent, nombreux sont ceux qui voudraient bien ... mais pour la plupart n'ose pas ! Comment afficher une pleine assurance et ne pas se montrer maladroit devant une telle pin-up ?

Comme elle est drôle, généreuse et sympathique, ils choisissent à l'unanimité de l'adopter dans la bande. En

attendant, comme pour lui attribuer un titre honorifique, on prend l'habitude de l'appeler «Belle Gabrielle» : au début, ça pourra la gêner, mais par la suite, elle s'en amusera beaucoup.

Elle devient l'égérie d'un petit groupe de bonne famille, qui décident d'un commun accord, de lutter clandestinement contre les injustices. En rejetant toute violence, ils font serment d'entrer en résistance contre la bêtise et la malhonnêteté.

A l'occasion d'élections municipales à venir, une campagne délétère envenime l'ambiance et la propreté de la ville. Un candidat particulièrement ambitieux a délibérément opté pour le matraquage médiatique et le «barbouillage» tous azimuts : sur les affiches des concurrents comme tous les murs et palissades, impossible aux électeurs d'ignorer les «Votez Dupont», écrits sauvagement au badigeon par des militants zélés.

Il n'en faut pas plus pour que les jeunes «Robins des Bois» ne projettent une action punitive. Récupérant chacun des vieux fonds de peinture, ils sautent une nuit, la clôture du politicard pollueur, pour lui «tartiner» les quatre murs de sa coquette demeure avec son slogan favori.

Monsieur Dupont portera plainte, en soupçonnant son adversaire politique ; la presse locale s'en fera l'écho pendant une semaine. Gabrielle, cantonnée dans le rôle de guetteuse du commando, aura eu la frousse de sa vie !

En octobre 1974, Robert Kolly, le natif du Wisconsin, intègre l'Université de Lorraine dans l'optique de devenir Licencié en Droit. Contrairement à ses camarades français, il s'adapte assez bien au fonctionnement de la faculté, très proche finalement de celui des High Schools américaines.

Dans le centre de Nancy, il loue un confortable studio où il s'installe avec Evelyne. Comme à Jarny, et déjà comme à Milwaukee, il ne tarde pas à attirer la sympathie des étudiants de tout le campus, puis toute la jeunesse fêtarde de la ville. Il lui faudra peu de semaines pour se fondre dans son atmosphère branchée : les bars, boîtes de nuit et autres endroits à la mode n'auront bientôt plus de secrets pour lui. Menant grand train, il ne négligera pas pour autant ses études : ses dispositions intellectuelles lui permettront d'assumer de front sans grande difficulté, ses cours et sa vie nocturne.

Evelyne n'a pas la même facilité : ses premiers partiels sont médiocres. En outre, la vie de couple avec Bobby commence à subir quelques avaries. Elle se sent de plus en plus mise à l'écart, par un essaim de petites prétentieuses qui tournent autour de son homme, pas insensible au charme de certaines d'entre elles. Leur déjà longue histoire s'achèvera rapidement quand elle cédera aux avances d'un élève de l'Ecole de Chimie, qui l'installera dans sa petite chambre de bonne.

Bobby sortira indemne de cette rupture : Evelyne sera vite remplacée par une, puis plusieurs passagères de sa Mustang. Plus tard avec les honneurs, il obtiendra sa Licence en Droit et poursuivra en Doctorat avec une absolue sérénité.

Malgré quelques retours à Pennymore Cross pour embrasser ses proches, il conservera la ferme intention de faire sa vie en France. A Nancy, où il est la star des terrasses de la Place «Stan» !

Une image malgré tout, revient dans ses rêves de manière récurrente ; une apparition qui l'épuise, le hante et l'obsède... ! Quand va t-elle enfin, rester à jamais cloîtrée dans son conte de fée, pour définitivement lui foutre la paix ?

En septembre 1976, Mario rempile à l'Institut Bossuet. Finalement, le patron n'a pas eu à se plaindre de ses services ... ou n'a pas trouvé d'autre candidat.

Pendant l'hiver, ses virées festives et parisiennes du week-end se font de plus en plus épisodiques. Depuis qu'en rentrant de bringue, un Michel «euphorique» a gauffré sa 204 rouge contre une colonne Morris, les deux compères restent bloqués à Livry-Gargan pendant plusieurs semaines.

Pour combler leur oisiveté, ils se font embrigader par leur collègue Gérard, qui dirige la petite troupe de théâtre amateur locale, et qui manque d'acteurs masculins.

Timide et mal à l'aise au début, Mario s'épanouit rapidement dans cette activité nouvelle pour lui : il se découvre certaines aptitudes, quelque talent, du moins le pense t-il, dans un répertoire politiquement engagé. Sauter dans la peau d'un personnage ne lui pose pas de problèmes : depuis tout jeune, il s'y est souvent entraîné pour échapper à la maussade réalité. Michel déclare forfait très vite : il n'était venu que pour d'éventuelles conquêtes féminines et n'avait pas trouvé son bonheur.

On bâche une pièce de Brecht, œuvre d'avant-garde des années 50, qui traite du «Marasme intellectuel chez les Ramoneurs berlinois» dans la République de Weimar ! Le profond message est sans concession ; la dialectique est implacable, exigeante et difficile mais porteuse de justice ; la scène finale est un énorme cri d'espoir pour la Libération du Genre Humain !

La mise en scène prend peu à peu de la consistance ; les comédiens se prennent au jeu ; certains attrapent la «grosse tête» mais globalement, Gérard est très satisfait du travail de sa compagnie.

Il connaît certains confrères dans le milieu qui espèrent ensemble, pouvoir louer une salle en Avignon pour l'été prochain. Quand le projet prend forme et que tout est réglé pour s'inscrire au Festival Off, l'émulation est à son comble : avec d'autres spectacles, on va partager une vieille grange, se produire le plus longtemps possible... qui sait, jusqu'à la consécration finale !

Mario devait, ce juillet-là, partir avec Michel sur une colo en Alsace. Il a trop longtemps hésité pour lui annoncer sa défection, et passablement agacé son collègue, le très pointilleux directeur qui se gaussait de cette aventure théâtrale. A la dernière minute, celui-ci fera appel à des organismes de recrutement pour suppléer son ami le traître.

Et c'est ainsi qu'une belle petite Lorraine de bientôt 18 ans, amenée en voiture par ses parents, viendra faire sa première colo, en remplacement d'un Mario dont pendant un mois, on lui rebattra les oreilles !

L'année suivante, Gabrielle obtient son Bac et ne sachant quoi choisir, s'inscrit par hasard à la Fac de Droit. Pour les colos d'été, Michel tient fermement à ce qu'elle retente l'aventure, une nouvelle saison. Il cherche à bâtir une équipe solide et lors de sa première expérience, la jeune fille s'est montrée très efficace.

Il ne désespère pas non plus de convaincre son pote Mario d'abandonner les planches : la campagne précédente n'a pas été un franc succès : la gloire attendue n'a pas été au rendez-vous et les faibles recettes n'ont pas compensé la mise de fonds astronomique. Chaque comédien avait dû mettre la main à la poche, et financièrement, le Parigot avait du mal à s'en remettre.

Les voilà donc tous les trois, en partance pour un séjour dans le Jura. Gabrielle fait enfin la connaissance de ce Mario, dont elle a tellement entendu parler, en bien parfois... mais qui n'apparaissait pas très sérieux, quand Michel se laissait aller à raconter leurs exploits récurrents !

Dès le premier regard, Mario est bien loin d'être insensible aux charmes de la belle animatrice. Elle a cette démarche légère de ses belles jambes fuselées, ce châtain clair assez particulier, un sourire qui souligne ses pommettes rondes, ses lèvres finement dessinées, petit nez et menton régulier qui lui rappellent les portraits de Modigliani. Curieusement, les gestes gracieux de ses bras potelés lui remettent en mémoire, le marbre blanc translucide... Daphné, la statue de la Villa Borghese !

De son côté, Gabrielle éprouve un certain intérêt pour ce grand jeune homme, mais ses frasques supposées ou réelles l'inquiètent davantage qu'elles ne l'impressionnent.

Alors, elle ne sait pas. Elle est plus dans l'expectative que dans le doute. Elle aimerait bien mais elle attend ; elle laisse faire le hasard, en se répétant que s'il devait se produire quelque chose, ce serait son destin.

Le 14 juillet, profitant de leur jour de congé, ils iront au bal du village voisin avec d'autres animateurs. Toute la soirée, ils se chercheront des yeux en n'osant pas se fixer du regard, se frôleront souvent sans trouver le courage du premier pas. Dans la pénombre, au dernier morceau de la série de slows, des «Bee Gees de Province» entament un «How deep is your love» qui fleure bon le terroir local !

Mario, transcendé en Travolta, se dit que s'il faut conclure, c'est forcément là ou jamais. Juste avant le dernier couplet, il se jette à l'eau et se décide enfin à l'embrasser dans le cou, ... puis sur la bouche !

En fermant les yeux, pour mieux oublier la musique et savourer l'instant, Gabrielle pensera très fort en souriant dans sa tête :
«Eh ben ! Il était temps !»

Michel protégera cette idylle en prolongeant leur contrat pour le mois d'août. Pendant six semaines, les deux tourtereaux vivront une authentique lune de miel. Chaque soir leur annoncera une nouvelle nuit de noces. Tout en assurant leur travail quotidien, chaque regard furtif, chaque sourire discret ou clin d'œil coquin seront leurs vrais bonheurs de la journée.

Avec angoisse, ils verront s'approcher le 30 août, où chacun reprendra le cours normal de son existence. Marie et Pierrot reviendront en voiture chercher leur Nénette, et Mario rentrera sur Paris avec le bus des enfants. Ils se promettent de s'écrire, de se revoir au plus vite : ils l'espéraient très fort mais n'en étaient pas certains. Gabrielle rejoindra bientôt la chambre mansardée, que ses parents lui ont louée à Nancy. Non sans tristesse, Mario réintègrera la morosité de son internat. Les jours qui suivront, seront pour tous deux d'une immense vacuité, sauf quand une lettre dans leur casier, leur inondera le cœur d'un rayon de soleil.

Mario s'était débrouillé pour se libérer les vendredis après-midi. Comme convenu, il viendra retrouver sa chérie tous les week-ends possibles. Rendez-vous était pris pour le 13 octobre. Gabrielle l'attendrait au train de 17 h 43.

Surexcitée depuis le matin, elle se brûlera les yeux sur le cadran de sa montre, et la tapotera sans cesse pour vérifier qu'elle fonctionne. Les professeurs l'interpelleront souvent :

« Vous êtes avec nous, Mademoiselle... ? »

Les cours de la journée se succéderont trop lentement, sans que la moindre note n'apparaisse sur son classeur, sauf de-ci de-là, une marguerite griffonnée.

Après la dernière heure, elle suit machinalement des copines qui se dirigent vers la bibliothèque. Celles-ci parlent de choses et d'autres mais Gabrielle est ailleurs : les filles s'inquiètent et l'interrogent mais ses réponses sont évasives. Elle s'assoupit un court instant, puis lève un œil sur la grande horloge : 17 h 39 !

Gabrielle bondit ; renverse sa chaise ; en oublie son sac ; revient le prendre, puis court vers la sortie... la rue... la gare ! Mario est là depuis quelques minutes : son train était en avance. Il l'attend au buffet, quand le cœur battant, elle surgit avec son grand sourire !

A la rentrée 1978, Bobby poursuit son cursus de Doctorat à la Faculté de Nancy. Il doit effectuer plusieurs stages au Tribunal qui le tiennent éloigné du campus. Au fil de ces années nancéiennes, il a acquis la maturité et le talent nécessaire pour être désormais futur avocat, pressenti par un gros cabinet de la ville. Sa qualité de parfait bilingue lui offre un atout supplémentaire et décisif, pour une probable embauche.

Dans le seul but de privilégier sa grande carrière à venir, le jeune Américain a mis sa vie sentimentale en pointillé, pour ne se cantonner en attendant, qu'à des aventures sans conséquences et sans lendemain : la magie de la Ford Mustang produit toujours autant d'effets !

A la bibliothèque de la Fac, un vendredi soir, Bobby fait la queue pour rendre des livres. Machinalement, il se retourne sur la grande horloge, puis un bruit de chaise qui tombe et des filles qui appellent. A l'opposé de la salle, une silhouette connue s'apprête à sortir, quand elle attire son attention. Elle revient pour récupérer son sac. Il murmure : « Oh, my God... ! C'est pas vrai... ? »

Dans la seconde, les images s'entrechoquent dans sa tête : les cheveux châtain clair, le petit nez, les lèvres fines, la glace au chocolat, la Place du Tertre, les jambes fuselées de la belle nageuse et les bras potelés de la Sirène des Carpates... !

Bobby manque de défaillir : les bouquins calés sous son bras tombent au sol. La foule d'étudiants s'agglutine devant lui pour gêner son passage. Il bouscule, demande pardon, se dirige vers la sortie, prend la porte dans le nez, trébuche sur le perron, regarde autour de lui... elle a encore disparu !

Sur la Place Carnot, il croit la voir se sauver juste avant qu'elle ne s'engage dans la rue de droite. Il s'est tordu la cheville mais il va la rattraper : c'est elle, il en est sûr. Depuis le temps qu'il la cherche : il va lui parler. Elle ne peut plus lui échapper !

Devant la brasserie de l'Excelsior, de vagues connaissances l'acclament en le voyant accourir, convaincues qu'il vient les rejoindre. Avec peine et mauvaise humeur, il se dégage de leurs embrassades, bafouille une excuse inaudible puis continue sa course. Elle traverse le parvis de la gare, pour s'engouffrer dans le hall. Appuyé contre un réverbère, Bobby s'oblige à reprendre son souffle, pour faire bonne figure quand il paraîtra devant elle. Le flux des voyageurs pressés l'entraîne à l'intérieur, quand il voudrait prendre le temps de bien préparer ses phrases.

Soudain, la foudre et tous les éclairs de l'enfer tombent sur la tête de Bobby. Derrière la vitre du bar, il voit sa «Princesse», enlacée et embrassée par un improbable individu, sorti de nulle part et qui piétine le château de sable de son Histoire d'Amour... !

Bobby est crucifié sur place : il sort et se cache dans un coin pour vomir. Ce soir-là, il n'ose même pas repasser devant l'Excelsior, pas même retourner à la Fac, ni maintenant ni jamais. Il a perdu ses clés de voiture. Jusqu'à tard dans la nuit, il rôde dans les rues comme un automate, manque de se faire renverser plusieurs fois, complètement détruit, tour à tour mortifié et rageur.

Au petit matin, les premières lueurs de l'aurore et l'humidité le réveillent quand il se retrouve sur un banc. Lorsqu'il lui revient le cataclysme de la veille, en ruminant un goût de cendre, il crie sa haine à la Place Carnot déserte :

« Bloody hell's fucking bastard ! »

Après de longues minutes, Bobby mesure l'ampleur de son échec. La honte et le froid lui font remonter son col, puis rentrer la tête basse, en se vengeant sur les poubelles jalonnant son parcours !

Cinq jours plus tard, il sera dans l'avion pour Chicago. Il a tout abandonné : son Doctorat, ses projets, son studio, ses groupies et sa Ford Mustang. Cette maudite Europe aussi, qui continue de trahir et faire le malheur des siens.

Bobby n'y remettra plus jamais les pieds. Il se refondra dans le moule de l'Amérique puritaine, Thanksgiving et sermon du dimanche. Il sera définitivement condamné à subir les longues finales du Super Bowl devant la télé familiale, les parties de golf en voiturette et les barbecues du week-end. Il deviendra Trader à Manhattan, Sénateur du Wisconsin, ou n'importe quelle autre personne importante, pourvu que ce soit dans une vraie Nation, où tout est prévisible, où les gens sont pragmatiques, les idées rationnelles et les rêves inoffensifs.

Sauf les nuits d'orage et de cauchemar ! Une voix taquine de petit Poulbot de la Butte viendra parfois s'inviter dans son sommeil, tapoter son épaule et lui susurrer à l'oreille :

«Sans rancune, Bobby !»

